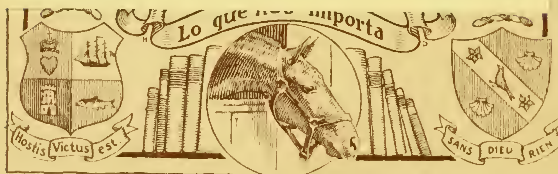

Lo que
importa
Hostis Victus est.
SANS DIEU RIEN

ÉMILE TRAVERS

# LES RESTES

DE

# CHRISTOPHE COLOMB

(D. CRISTÓVAL COLON)

## ÉTUDE CRITIQUE




CAEN
H. DELESQUES
*Rue Froide, 2 § 4*

PARIS
Alphonse PICARD
*Rue Bonaparte, 82*

1886

# LES RESTES

DE

# CHRISTOPHE COLOMB

(D. CRISTÓVAL COLON)

ÉMILE TRAVERS

# LES RESTES

DE

# CHRISTOPHE COLOMB

(D. CRISTÓVAL COLON)

## ÉTUDE CRITIQUE




CAEN
H. DELESQUES
*Rue Froide, 2 & 4*

PARIS
Alphonse PICARD
*Rue Bonaparte, 82*

1886

*Extrait des Mémoires de l'Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen*

# LES RESTES

DE

# CHRISTOPHE COLOMB

## (D. CRISTÓVAL COLON)

A la fin de l'année 1877, une polémique ardente s'est engagée sur la question de savoir où reposent actuellement les dépouilles mortelles du grand navigateur qui « a donné un Nouveau Monde, » non pas seulement « à la Castille et au Léon, » comme le veut sa devise si fière et si bien justifiée, mais à l'humanité tout entière.

Dans cette querelle, l'avantage est resté à l'Académie royale de l'Histoire (de Madrid), que le gouvernement de S. M. Alphonse XII avait chargée de procéder à une enquête sur ce sujet. La réponse du corps savant, rédigée et signée par un de ses membres les plus distingués, S. E. Don

Manuel Colmeiro y Peñido (1), a été publiée sous ce titre :

*Los Restos de Colon. Informe de la Real Academia de la Historia al gobierno de S. M. sobre el supuesto hallazgo de los verdaderos restos de Cristóval Colon en la iglesia catedral de Santo Domingo, publicado por el Ministerio de Fomento* (2).

Après avoir reçu les autorisations nécessaires, nous avons résumé, discuté et complété le travail de l'éminent jurisconsulte, et nous espérons avoir établi que les restes de Cristóval Colon sont conservés dans la cathédrale de la Havane, à l'ombre du drapeau espagnol.

Bien que le commencement de la polémique relative à la sépulture de Colon date de neuf années déjà, notre étude critique n'est pas inopportune à l'heure présente. En effet, malgré l'argumentation péremptoire et la discussion approfondie de M. Colmeiro, des esprits prévenus, des écrivains guidés par la passion ou l'intérêt, défendent encore l'authenticité des « véritables restes » du premier Almirante des Indes, soi-disant découverts, en 1877, à Saint-Domingue. Tout récemment, le comte Roselly de Lorgues, dans son *Histoire*

(1) Doyen et ancien professeur de droit politique et administratif à la Faculté de droit de Madrid, sénateur du royaume élu par l'Académie, correspondant de l'Institut de France, auteur d'un grand nombre de travaux qui font autorité en érudition historique comme en jurisprudence.

(2) Madrid, M. Tello, 1879, pet. in-8°.

*posthume de Christophe Colomb* (1), a de nouveau contesté à l'Espagne l'honneur de posséder la tombe du héros, en même temps que, dans un style toujours acerbe et souvent injurieux, il a exhumé tous les lieux communs déclamatoires et calomnieux sur la prétendue ingratitude d'une nation envers l'homme qui lui a rendu des services si éclatants.

La lutte s'est donc réveillée plus violente que jamais et, cette fois encore, la victoire est restée aux érudits madrilènes. Nons reviendrons ailleurs sur le livre intitulé : *Colon y la Historia postuma. Examen de la que escribió el conde de Roselly de Lorgues, leído ante la Real Academia de la Historia en junta extraordinaria celebrada el día 10 de mayo, por el capitan de navío Cesáreo Fernandez Duro* (2).

Nous nous occuperons uniquement, dans ce premier travail, de ce qui a trait à l'authenticité des restes de Colon, et le lecteur impartial pourra apprécier les motifs cachés de la trouvaille moderne ainsi que les procédés de polémique de Mgr Roque Cocchia, des pamphlétaires dominicains et de M. Roselly de Lorgues.

(1) Paris, Didier, 1885, gr. in-8°.

(2) Madrid, M. Tello, 1885, pet. in-8°. M. Fernandez Duro, capitaine de vaisseau, est auteur de savants ouvrages de cosmographie et de droit maritime, de dissertations nautiques, de mémoires sur Zamora et sur la découverte du royaume de Quivira, de *Colon y Pinzon; — El Duque de Albuquerque; — El Conde de Fuentes; — La Armada invencible* (2 vol.), etc.

Avant d'entreprendre l'examen des raisons alléguées de part et d'autre, il nous reste à remplir un devoir, celui d'offrir l'expression de notre respectueuse et profonde gratitude envers LL. EE. Don Antonio Cánovas del Castillo, ancien président du Conseil des Ministres, et Don Alejandro Pidal y Mon, ancien ministre de Fomento, à MM. Colmeiro et Fernandez Duro et aux nombreux érudits espagnols et français qui ont bien voulu nous encourager et nous aider dans cette démonstration de la vérité d'un fait si important pour l'histoire du « Découvreur » du Nouveau Monde. Si les pages qui suivent offrent quelque intérêt, c'est à eux, à M. Colmeiro surtout, qu'il faut en attribuer tout le mérite ; car, nous devons le répéter, le mémoire que nous soumettons au public français n'est guère qu'une traduction tantôt abrégée, tantôt paraphrasée de celui de l'érudit rapporteur de l'Académie royale de l'Histoire.

Caen, 30 juin 1886.

---

# I.

## LES RESTES DE COLON.

La destinée réservait à Cristóval Colon (1) une vie errante, pleine de hasards et de dangers. Il était dit que, même dans la tombe, il ne trouverait pas le repos. Il fit quatre voyages au Nouveau Monde, et trois fois ses restes furent transportés d'une sépulture à un autre.

C'est à Valladolid que la mort le frappa, le 20 mai 1506 (2), et il convient de rappeler tout

(1) Puisque nous nous adressons à des lecteurs français, nous devrions l'appeler Christophe Colomb. Son nom véritable était Cristoforo Colombo, dont les auteurs latins, anglais et allemands ont fait Colombus. Lui-même, après s'être fixé en Espagne, signa toujours « Cristóval Colon », et il spécifia à plusieurs reprises que ses descendants devraient suivre son exemple. L'adoption de cette forme nous est, d'ailleurs, imposée par les textes que nous aurons à citer et dans lesquels il est question souvent des membres de sa famille qui doivent être appelés Colon et non Colomb.

(2) Bartolomé de Las Casas, *Historia de las Indias*, livre II, chap. XXXVIII. V. l'édition si exacte et si complète publiée dans la Collection des *Documentos ineditos para la historia de España*, et la vie de Las Casas due au savant D. J.-M. Fabié; – Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, livre III, ch. IX; – Antonio de Herrera

d'abord cette date, puisque nous devons suivre pas à pas les restes de Colon.

Les dépouilles mortelles du premier Almirante des Indes furent déposées dans l'église des Franciscains de Valladolid. Le choix de ce couvent a éveillé la curiosité des érudits. L'un l'explique par l'humilité chrétienne de Colon et par sa dévotion particulière à saint François d'Assise, dont il portait souvent l'habit, en sa qualité de tertiaire de l'Ordre franciscain ; un autre l'attribue à la pauvreté, ou pour mieux dire à la misère, qui accablait le Découvreur du Nouveau Monde à ce moment suprême, et prend de là occasion pour reprocher aux Espagnols d'avoir payé de la plus noire ingratitude « le plus grand et le plus signalé service qui fut jamais rendu à la couronne de Castille, » comme le dit Zurita, au point de laisser ensevelir obscurément cet homme digne d'une éternelle renommée (1).

Nous n'avons pas à nous occuper des chagrins

Tordesillas, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra firme del mar Oceano*, Décade I, livre VI, chap. XV ; — Juan de Mariana, *Historia general de España*, livre XXVIII, chap. XVIII, etc.

Presque tous ces historiens disent que Colon mourut « le jour de l'Ascension, 20 mai. » Un critique moderne remarque qu'en 1506 cette solennité tombait non pas le 20, mais le 19 mai. En réalité, c'était le 21 ; mais tout porte à croire que la date réelle du décès de Colon est le 20 mai, abstraction faite de la fête mobile.

(1) Mariana, *Hist. general de España*, l. XXVI, chap. III.

qui affligèrent la vieillesse de l'Almirante, à partir surtout de la mort d'Isabelle la Catholique, sa constante protectrice, la glorieuse souveraine dont le génie était seul capable de comprendre le sien. Nous nous bornerons ici, avec l'Académie royale de l'Histoire, à rétablir la vérité des faits qui d'eux-mêmes s'offriront à nous.

Cristóval Colon, frère du vénérable Tiers-Ordre, rendit donc l'âme entre les bras des moines de San Francisco de Valladolid, qui entouraient son lit de mort. Ses obsèques furent célébrées avec solennité dans la paroisse de Santa Maria la Antigua, puis son corps fut porté au couvent des Franciscains où il reçut la sépulture (1).

Si, comme il est probable, on ne grava alors aucune épitaphe sur sa tombe, ce fut la faute de ses parents et de ses amis. Irving dit bien que

(1) On lit dans une curieuse brochure, intitulée *Los Restos de D. Cristóval Colon* et publiée, en 1878, à Valence, par l'auteur de la *Bibliotheca Vetustissima :* « Colon mourut à Valladolid. D'après la tradition, on dit qu'il fut inhumé dans le caveau du couvent des Franciscains de cette cité. Les preuves manquent absolument. » Les documents en effet font défaut, mais le témoignage unanime des historiens équivaut ici à la meilleure des preuves. Quant aux obsèques solennelles, cette cérémonie réfute l'erreur des écrivains mal informés ou mal intentionnés qui prétendent que Colon fut enterré sans bruit et presque par charité. Voir D. Martin Fernandez de Navarrete, *Coleccion de los viajes y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles desde fines del siglo XV;* t. I, p. CXLVIII.

Ferdinand le Catholique fit élever à Colon un monument avec la devise si connue :

Por Castilla y por Leon
Nuevo Mundo halló Colon (1);

Cependant aucun témoignage authentique ne confirme cette assertion.

Quoi qu'il en soit, comme Cristóval Colon observait strictement la règle de saint François d'Assise, pour lequel il professait tant de dévotion,

(1) Washington Irving, *History of the Life and voyages of Christopher Columbus*, livre XVIII, chap. IV. Cette devise est celle que les Rois catholiques auraient concédée à Colon, au dire de Fernandez de Oviedo, *Hist. natural y general de las Indias*, livre II, chap. VII, et de Gil Gonzalez Dávila, *Teatro ecclesiastico de la primitiva Iglesia de las Indias Occidentales*, t. I, p. 256.

D'après le *Protocolo del Monasterio de las Cuevas*, manuscrit dont il sera parlé plus loin, la devise était :

*A Castilla y á Leon*
*Nuevo Mundo dió Colon.*

C'est ainsi qu'elle figure encore dans les armoiries de D. Cristóval Colon de la Cerda, duc de Veragua, marquis de la Jamaica, Almirante et Adelantado mayor des Indes.

Moreau de Saint-Méry, dans sa *Description topographique et politique de la partie espagnole de l'Isle Saint-Domingue ;* Philadelphie, 1796, t. I, p. 125, dit :

*A Castilla y Aragon*
*Otro Mundo dió Colon.*

M. P. M., auteur de l'article *Où sont vraiment les restes de Christophe Colomb* (*Revue maritime et coloniale*, janvier 1878, p. 108) le copie sans songer que la découverte du

et dont les religieux l'assistèrent à ses derniers moments avec le même dévouement qu'il avait autrefois rencontré chez Fr. Juan Perez de Marchena et les Franciscains du couvent de la Rabida (1), auxquels revient une si grande part de sa renommée, on comprend aisément pourquoi, à la prière du moribond, ou par amour fraternel, le cadavre de l'Almirante fut recueilli par les Franciscains de Valladolid et conservé dans leur église à titre de dépôt provisoire. Nous disons provisoire, car Colon

Nouveau Monde fut une entreprise tentée par Isabelle la Catholique, sans la participation de son mari, le roi Ferdinand d'Aragon, et que cette entreprise fut menée à bonne fin par Colon sous la bannière de Castille. Comme la couronne d'Aragon n'approuva pas l'expédition ni n'aida à la conquête, les Aragonais et les Catalans ne furent admis à coloniser les Indes occidentales et à y trafiquer qu'après que cette grâce si enviée leur eut été accordée par Charles-Quint, au moment où, à la diversité des royaumes de Castille et d'Aragon, allait succéder l'unité espagnole. V. *Historia de la Economia politica en España*, chap. LXXVIII. Le nom d'Aragon ne doit donc pas figurer dans la devise.

D'ailleurs, il n'est question de cette devise ni d'aucune autre dans la cédule royale, publiée par Navarrete, t. II, p. 36, et concédant des armoiries à Colon. L'Almirante la prit de sa propre autorité et la postérité l'a justement consacrée. V. Fernandez Duro, *Colon y la Historia postuma*, p. 208-210 et 299-300.

(1) Le couvent de Santa Maria de la Rabida a été sauvé de la ruine et restauré avec soin, grâce à la munificence de LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Montpensier. Il est situé à une lieue de Palos de Moguer, port d'où Colon s'embarqua pour son premier voyage, le 3 août 1492.

avait désigné un autre lieu pour sa sépulture; mais n'anticipons pas sur les faits.

Du caveau de San Francisco de Valladolid, ces glorieux restes furent transférés à la Cartuja (Chartreuse) de Santa Maria de las Cuevas, ainsi qu'il est constaté dans le testament de D. Diego Colon, fils du premier Almirante des Indes et héritier de sa dignité, testament passé à Saint-Domingue, le 8 septembre 1523, et dans la cédule royale du 2 juin 1537, par laquelle Charles-Quint autorise la translation dont nous parlerons plus loin. Dans ce dernier document, le souverain dit : « L'Almirante D. Cristóval Colon mourut dans nos royaumes et voulut être déposé dans le monastère de las Cuevas, extra muros de la cité de Séville (1). » L'inhumation de Colon à San Francisco de Valladolid fut donc un acte pieux, imposé par les circonstances, en attendant que son cercueil fût porté à las Cuevas, où, selon la volonté de l'Almirante, ses ossements devaient rester jusqu'au jour encore incertain de sa sépulture définitive.

On ne sait quand et comment eut lieu la translation à la Chartreuse de las Cuevas. D. Martin Fernandez de Navarrete a publié un document des Archives de Séville où il est question de l'année 1513 (2), date qui semble douteuse au circonspect

(1) Archives générales des Indes. — V. *Informe de la Real Academia de la Historia,* appendice II.

(2) Navarrete, *Coleccion de viajes.....*, t. I, p. 148; — W. Irving, *Life and voyages of C. Columbus,* l. VIII, chap. IV.

auteur de *Los Restos de D. Cristóval Colon*, lequel dit cependant : « Il dut y rester jusqu'en 1513 (1). »

Le *Protocolo del Monasterio de Nuestra Señora Santa Maria de las Cuevas* (2), renferme la note suivante : « Année 1506. — Le 20 mai de cette année mourut, à Valladolid, l'héroïque et fameux Cristóval Colon, et ses ossements furent transférés dans ce monastère et placés en dépôt, non dans la sépulture des seigneurs de la maison de Alcalá, comme le dit Zuñiga, mais dans la chapelle de Santa Ana, que fit bâtir le prieur D. Diego Luxan l'année suivante, et c'est la même que nous appelons aujourd'hui du Santo Cristo..... Ce gentilhomme était ce célèbre Almirante de la mer et l'ancêtre de la maison de Veragua, à l'éloge duquel suffit la devise du tombeau où il gît dans l'île et cité de Saint-Domingue, ainsi conçue : A CASTILLA Y A LEON NUEVO MUNDO DIO COLON. Dans la même chapelle fut déposé son fils Diego Colon. »

Nous relèverons dans la citation précédente quatre faits qui circonscrivent le champ des conjectures, à savoir : la publication des *Anales ecle-*

(1) *Los Restos de D. Cristóval Colon*, p. 8.

(2) P. 360. Ce précieux manuscrit fait partie des collections de l'Académie royale de l'Histoire. C'est une relation abrégée des événements concernant le monastère de las Cuevas et un recueil de notes extraites de documents plus ou moins anciens, dont les dates varient entre 1400 et 1758. Quelquefois le texte n'est qu'une copie littérale de ces documents. Le passage cité ici se trouve dans l'*Informe de la Real Academia de la Historia*, appendice, VI.

*siásticos y seculares de la Ciudad de Sevilla,* par Ortiz de Zuñiga, qui est de 1677 ; l'emploi du titre de duc de Veragua, concédé, en 1537, à D. Luis Colon, petit-fils du premier Almirante ; la translation des restes de ce dernier à Saint-Domingue, qui n'a pu être antérieure à la cédule royale de 1537, acte déjà cité et dont nous aurons bientôt à nous occuper plus longuement ; enfin le dépôt dans ce même monastère et dans la chapelle du Santo Cristo du corps de D. Diego Colon, mort en 1526, fils de D. Cristóval et père de D. Luis. Comme on le voit, cette dernière date est la plus rapprochée ; c'est la seule importante dans la question.

Une autre, d'origine différente mais non moins certaine, est celle du 8 septembre 1523, jour où D. Diego Colon, second Almirante, fit son testament. Il y déclare que le corps de son père « est déposé dans le monastère de las Cuevas de Séville. » La translation des cendres du grand Almirante, de Valladolid à Séville, eut donc lieu entre 1506 et 1523. Le doute se restreint à cette période de dix-sept ans.

Si la date de 1513 donnée par le savant Navarrete offre des doutes, elle semble cependant, faute de preuves plus certaines, se rapprocher assez de la vérité ; quant à celle de 1507, proposée par un critique moderne, elle présente beaucoup moins de vraisemblance (1).

Le *Protocolo* dit bien que le corps de Colon fut

(1) *Los Restos de D. Cristóval Colon*, p. 8.

déposé dans la chapelle « que fit bâtir le prieur D. Diego Luxan l'année suivante, » c'est-à-dire en 1507, et assurément il n'est pas impossible d'édifier une chapelle annexée à l'église d'un monastère et d'y disposer une sépulture de famille en moins d'un an ; mais une telle célérité est-elle supposable ? On ne se pressait pas tant au XVI[e] siècle.

La seconde translation des cendres du Découvreur du Nouveau Monde eut lieu pour donner à ses dépouilles mortelles une sépulture définitive à Hispaniola, dans la cité de Saint-Domingue.

Ainsi l'avait voulu formellement Colon, comme le constate la cédule royale donnée à Valladolid le 2 juin 1537, dans laquelle il est relaté que Doña Maria de Toledo, veuve de D. Diego, le second Almirante, avait, « en son nom et comme tutrice et curatrice de D. Luis Colon, son fils, » supplié Charles-Quint de lui faire don de la « capilla mayor (1) » de l'église cathédrale de la cité de Saint-Domingue, afin de transférer à Hispaniola les restes de D. Cristóval Colon, déposés au monastère de las Cuevas « pour accomplir la volonté dudit Almirante. » L'Empereur « considérant, dit-il, que ledit Almirante nous a servi dans la découverte, conquête et colonisation de nos Indes, et que ses fils et petit-fils nous ont servi et servent, » octroye la grâce demandée et concède à D. Luis Colon « licence et faculté de pouvoir y ensevelir les ossements de D. Cristóval Colon, son

(1) Chœur du maître-autel.

grand-père, de ses père et mère, et de son frère et de ses héritiers et successeurs, dans sa maison et majorat maintenant et en tout temps, pour toujours, à jamais (1). »

Ce curieux document donne lieu à quelques observations. D'abord, la licence demandée et obtenue est un privilège fort honorable pour les descendants de Colon, une dérogation en leur faveur aux règles établies pour le patronage royal dans toutes les églises des Indes, car on leur accorde le droit à une sépulture exclusive dans le lieu prééminent d'une cathédrale. Si, en effet, les particuliers pouvaient acquérir la propriété et le patronage de chapelles dans les cathédrales, il y avait une exception pour la capilla mayor, « dans laquelle, dit Solorzano, on ne peut enterrer personne et qui doit être toujours réservée pour Sa Majesté (2). »

En second lieu, l'acte précité confirme nos renseignements sur l'endroit précis que Colon avait désigné pour sa sépulture.

Par une clause bien connue de son testament, le grand homme veut ériger une chapelle desservie par trois chapelains chargés « de dire chaque jour trois messes, l'une en l'honneur de la Sainte-Trinité, l'autre en l'honneur de la Conception de Notre-Dame, et une autre pour l'âme de tous les fidèles trépassés et pour mon âme et pour celles

(1) Archives des Indes.

(2) Juan de Solorzano Pereira, *Politica Indiana;* Madrid, 1648, in-fol.

de mon père et de ma mère et de ma femme..... et si ce peut être dans l'île d'Hispaniola, que Dieu me donna miraculeusement, je me réjouirai que ce soit là où je l'ai invoqué, c'est-à-dire dans la « vega » dite de la Conception (1). »

D. Diego Colon, dans son testament du 8 septembre 1523, constate que jusqu'alors il n'avait pu accomplir cette volonté de son père. Il y ordonne à ses héritiers « de bâtir à Saint-Domingue et dans la cité de la Conception un monastère de religieuses de Sainte-Claire, dont la capilla mayor soit la sépulture de l'Almirante et la sienne, et d'apporter dans ladite chapelle le corps de l'Almirante, son père, qui est déposé dans le monastère de las Cuevas de Séville. » Il prescrit d'y transférer également les restes de Doña Felipa Muñiz de Perestrello, femme de D. Cristóval, et ceux de l'Adelantado D. Bartolomé, lequel était enterré à San Francisco de la cité de Saint-Domingue (2).

En résumé, D. Diego, tout en respectant dans son essence la volonté de son père, prescrit la fondation d'un monastère de religieuses au lieu

(1) Testament et codicille passés à Valladolid le 19 mai 1506. Archives des Indes ; — *Memorial del hecho en el pleito sobre la sucesion del estado y mayorazgo de Veragua, marquesado de Jamaica y almirantazgo de las Indias que fundó D. Cristóbal Colon, primero descubridor, Almirante, Virrey y Gobernador general dellas;* 1607, 288 ff. in-f°, f. 7 ; — Navarrete, *Coleccion de los viajes*, t. II, p. 311 ; — *Informe de la Real Academia de la Historia*, appendice, II.

(2) Archives des Indes ; — *Informe de la Real Academia de la Historia*, appendice, III.

d'une humble chapelle pour recevoir le cercueil du premier Almirante des Indes, et Charles-Quint, renonçant à un droit régalien, accorde dans la capilla mayor de la cathédrale de Saint-Domingue une sépulture plus honorable encore au héros qui avait rendu de si grands services à la couronne de Castille.

Voilà donc l'exode des dépouilles mortelles bien déterminée et ses trois premières étapes sont : San Francisco de Valladolid, le monastère de las Cuevas, la cathédrale de Saint-Domingue.

Mais à quel moment placer cette dernière translation ? Aucun document authentique n'en peut préciser ni le jour ni même l'année ; car, à plusieurs reprises et par des causes diverses, les archives de la cathédrale de Saint-Domingue ont été en grande partie détruites. Toutefois, le fait dont il s'agit a dû forcément s'accomplir entre 1540 et 1559.

Après la charte royale du 2 juin 1537, confirmée le 22 août 1539, autorisant la translation du corps de Colon, de Séville à Saint-Domingue, l'Almirante D. Luis et, en son nom, sa mère, Doña Maria de Toledo, eurent à soutenir une lutte avec le Chapitre de la cathédrale, qui soulevait des objections contre la concession de la capilla mayor pour une sépulture particulière. D. Luis présenta à Charles-Quint une nouvelle supplique. Il demandait à être mis en possession de la chapelle, « afin d'y déposer les ossements de l'Almirante D. Cristóval Colon, son ayeul (1) », et le monarque écrivit au Conseil

(1) Archives des Indes.

des Indes, à Madrid, pour enjoindre à l'Évêque, au Doyen et au Chapitre de Saint-Domingue, de se conformer sans délai à ses ordres précédents. Cette lettre de jussion est du 5 novembre 1540. La translation dans le sanctuaire de la cathédrale eut donc lieu postérieurement à cette époque (1).

Quant à la date de 1559, elle est tirée de Las Casas, et c'est celle même de la dédicace placée en tête de son *Historia de las Indias*, ouvrage dans lequel nous lisons : « On porta son corps et ses os à las Cuevas de Séville, monastère des Chartreux, d'où on les embarqua et amena en cette cité de Saint-Domingue, et ils sont enterrés dans la capilla mayor de l'église cathédrale (2). »

L'inhumation définitive de Colon a donc eu lieu pendant cette période de dix-neuf ans. Mais on peut affirmer sans témérité que, grâce à l'opiniâtre constance de D. Luis Colon, grâce aux ordres formels de Charles-Quint, la volonté du Découvreur du Nouveau Monde fut accomplie, sinon dès 1541,

(1) Irving affirme sans hésiter que le corps de Colon et celui de son fils furent inhumés en 1536 dans le sanctuaire de la cathédrale de Saint-Domingue. *Life and voyages of Christopher Columbus*, l. XVIII, chap. IV. Cette date ne concorde pas cependant avec les documents mentionnés par le grand écrivain américain, dont la Vie de Colon est, malgré ce qu'en a pu dire M. Roselly de Lorgues, une œuvre consciencieuse, et que tous les historiens de l'Almirante et du Nouveau Monde doivent consulter avec soin.

(2) Las Casas, *Hist. de las Indias*, liv. II, chap. XXXVIII. La dédicace de cet ouvrage est du mois de novembre 1559.

du moins dans une des années qui suivirent immédiatement.

D. Antonio Lopez Prieto, le savant auteur de l'*Informe sobre los restos de Colon* (1), dit que ces restes « furent reçus par son petit-fils D. Luis (alors à Saint-Domingue), avec tout le respect que l'on peut supposer. » Le fait est constaté par la *Relacion de las cosas de la Española*, de D. Alonso de Fuenmayor, premier archevêque de Saint-Domingue (2), qui, en parlant de l'année 1549, écrit que « la sépulture du grand Almirante D. Cristóval Colon, où sont ses ossements, est très-vénérée et respectée dans cette sainte église. » Ce témoignage indéniable circonscrit encore le champ des recherches.

L'ordre successif des faits est donc celui-ci :

En 1536, remise à la famille des corps de Colon et de son fils, D. Diego (3), ce qui permet de supposer la translation immédiate de leurs restes à Hispaniola, où ils arrivèrent cette année même ou au commencement de 1537.

En 1537, première cédule de Charles-Quint concédant à D. Luis Colon la capilla mayor de la cathédrale de Saint-Domingue, pour y enterrer son ayeul et les autres membres de sa maison.

(1) Adressé au gouverneur général de Cuba, au mois de mars 1878, et publié à la Havane.

(2) Ce curieux manuscrit se trouve à la Havane dans la bibliothèque de M. Lopez Prieto. Il est probablement unique, car Nicolas Antonio ne l'a pas cité dans sa *Bibliotheca Hispana nova*.

(3) *Protocolo*, p. 400.

En 1539, seconde cédule ordonnant de respecter les prescriptions de la précédente.

En 1540, troisième cédule sommant l'Évêque, le Doyen et le Chapitre, d'en accomplir le contenu sans délai ni excuse.

On entrevoit la lutte de D. Luis Colon contre le clergé de Saint-Domingue. L'un s'empresse de transporter à Hispaniola les restes de son glorieux ancêtre ; l'autre diffère tant qu'il peut la remise de la capilla mayor, et, tandis qu'on négocie à la cour, les dépouilles de Colon attendent quatre années qu'une main puissante leur accorde enfin une tranquille sépulture. Durant ce temps, où le cercueil de l'Almirante fut-il déposé ? On l'ignore, mais ce fut probablement dans la cathédrale elle-même.

Ceux qui prétendent avoir découvert, il y a quelques années, les « véritables restes » de Cristóval Colon, et leurs apologistes, les écrivains dominicains, se répandent longuement en plaintes amères sur l'ingratitude des Espagnols. Un de leurs grands arguments est qu'aucune épitaphe ne désignait à la postérité la tombe de l'Almirante. Le plus intrépide et le plus agressif d'entre eux, Mgr Roque Cocchia, évêque d'Orope, *in partibus infidelium*, délégat du Saint-Siège près la République dominicaine, et vicaire apostolique de ce diocèse (1), écrit : « L'ingratitude humaine ne sut pas trouver un morceau de pierre pour graver son

(1) Aujourd'hui archevêque d'Otrante.

nom et indiquer cette tombe (1). » Puis D. Emiliano Tejera s'écrie : « Cela semble incroyable ! Pour les premiers Colon, il n'y eut dans l'île d'Hispaniola, la terre de leur amour, le berceau et la patrie du dernier Almirante, ni une dalle, ni une inscription, pas même un nom gravé sur une simple pierre (2). »

Ne nous occupons pas, quant à présent du moins, de cette prétendue ingratitude de l'Espagne. Mais les inscriptions, qui sait s'il n'y en avait pas ? N'ont-elles pu être détruites par l'œuvre du temps ?

Fernandez de Oviedo, qui visita la cathédrale de Saint-Domingue avant son achèvement en 1540, dit : « Elle est bien bâtie dans les parties déjà faites et, lorsqu'elle sera terminée, elle sera somptueuse et telle qu'aucune des cathédrales d'Espagne ne la surpassera (3). » Cette église fut saccagée par Francis Drake, en 1586, et presque entièrement renversée par d'effroyables tremblements de terre, de 1564 à 1791. Les féroces soldats de Toussaint Louverture détruisirent, en 1801, les richesses artistiques qu'elle possédait. Enfin elle a eu la

(1) *Descubrimiento de los verdaderos restos de Cristóbal Colon. Carta pastoral de Monseñor D. Fr. Roque Cocchia, de la Orden de Capuchinos, Obispo de Orope, Delegado de la Santa Sede cerca de la Republica de Santo Domingo, Haïti y Venezuela y Vicario Apostolico de la Archidiócesis de Santo-Domingo;* Santo-Domingo, 1877, p. 8.

(2) *Los Restos de Colon en Santo Domingo*, p. 20.

(3) *Historia general y natural de las Indias*, l. III, ch. IX.

mauvaise fortune de perdre en partie sa beauté primitive et son harmonie à la suite de restaurations malencontreuses.

Les uns disent que les reconstructions successives ont forcément modifié l'intérieur de l'édifice ; d'autres affirment que le sanctuaire est, malgré tout, resté à la même place. La contradiction n'est qu'apparente ; car la capilla mayor, tout en conservant le même emplacement, a reçu peut-être une disposition nouvelle. Une pierre tombale a donc pu facilement disparaître au milieu des ruines de la malheureuse cathédrale.

Plus prudent que Mgr Cocchia, M. Tejera se borne à dire : « Colon n'eut pas de pierre sur sa tombe, ou, s'il en eut une, elle fut aussi peu durable que ses honneurs et ses dignités (1). »

Puisque le doute subsiste, il n'y a pas de raison sérieuse de récuser le témoignage du *Protocolo* que nous avons cité plus haut et que nous rappelons ici : « Ce gentilhomme..... à l'éloge duquel suffit la devise du tombeau où il gît dans l'île et cité de Saint-Domingue, ainsi conçue : « A CASTILLA Y A LEON NUEVO MUNDO DIO COLON. » L'histoire du héros, son génie et sa fortune, la grandeur de ses services et la reconnaissance de la patrie, tout est résumé dans cette simple épitaphe.

On a souvent prétendu qu'une élégante inscription en vers latins indiquait aussi à la postérité

(1) *Los Restos de Colon en Santo Domingo*, p. 7.

la sépulture de Colon. Coleti (1) et Alcedo (2) l'affirment et reproduisent l'élégie de Juan de Castellanos qui commence ainsi :

Hic locus abscondit præclari membra Coloni.....

M. Lopez Prieto soutient énergiquement que cette épitaphe existait sur le tombeau de la Chartreuse de las Cuevas et qu'elle fut gravée avec quelques variantes sur celui de Saint-Domingue (3), tandis qu'un autre érudit met ce fait en doute (4). Toujours est-il que Moreau de Saint-Méry, lorsqu'il visita Hispaniola en 1780, n'y reconnut aucune trace d'inscription.

C'est en 1588 seulement que Castellanos écrivit son élégie à la louange de Colon, dont il voulait simplement honorer la mémoire, sans chercher à lui composer une épitaphe. Il n'usa pas de cette fiction poétique de dire qu'elle était gravée sur la tombe du héros, et se contenta de faire allusion à une rumeur vague ou à un souvenir qu'il pouvait raviver.

Y dentro de las Cuevas de Sevilla
Lo hazen sepultar sus herederos,

(1) Coleti, *Dizionario storico-geografico dell'America Meridionale*, v° AMERICA.

(2) Alcedo, *Diccionario geográfico-histórico de las Indias Occidentales*, v° AMERICA.

(3) Lopez Prieto, *Informe sobre los restos de Colon*, p. 43.

(4) *Los Restos de D. Cristóval Colon*, p. 17.

Y *dizen* que en la parte do jazia
Pusieron epigramma que dezia :
*Hic locus abscondit, etc.* (1)

Coleti l'a copiée dans Castellanos, et Alcedo dans Coleti, mais aucun d'eux ne parle *de visu*.

Les écrivains dominicains sont bien peu versés dans l'histoire d'Espagne en faisant tant de bruit

(1) Voici le texte complet de l'élégie :

Los funerales desta marauilla
Honraron valerosos caualleros,
Y no tan solamente de Castilla
Pero tambien de reynos estrangeros :
Y dentro de las cuevas de Seuilla
Lo hazen sepultar sus herederos
Y dizen que en la parte do jazia
Pusieron Epigramma que dezia.

*Hic locus abscondit præclari membra Coloni,*
*Cuius sacratum numen ad astra volat,*
*Non satis vnus erat sibi mundus notus, et orbem*
*Ignotum priscis omnibus ipse dedit.*
*Diuitias summas terras dispersit in omnes*
*Atque animas cœlo tradidit innumeras,*
*Invenit campos divinis legibus aptos,*
*Regibus et nostris prospera regna dedit.*

Este poco compas que ves encierra
Aquel varon que dio tan alto buelo,
Que no se contento con nuestro suelo
Y por darnos vn nueuo se destierra.
Dio riquezas inmensas a la tierra
Inumerables animas al cielo
Hallo donde plantar divinas leyes
Y prosperas prouincias a sus reyes.

Juan de Castellanos, *Primera parte* (seule publiée) *de las Elegias de Varones Ilustres de Indias;* Madrid, 1589, in-4°, p. 89, 90.

parce que la sépulture de Cristóval Colon aurait été oubliée. Ils ignorent que Charles-Quint, en concédant aux descendants du premier Almirante le privilège tout royal d'être inhumé dans la capilla mayor de la cathédrale de Saint-Domingue, les autorisa en même temps « à faire tous les monuments qu'ils voudraient et à placer sur tous et chacun d'eux leurs armoiries (1). » Un sarcophage, une statue, un buste, un écusson n'honorent pas moins la mémoire des grands hommes qu'un marbre orné de caractères gravés. La sculpture parle peut-être un langage plus élevé, plus significatif, plus durable surtout qu'une simple inscription.

La concession de la capilla mayor à la famille de Colon fit, de la partie du sanctuaire affectée à sa sépulture, une propriété particulière. Ni le souverain, ni personne ne pouvait, sans violer des droits certains, ajouter ou retrancher une lettre aux inscriptions des tombeaux. Si l'oubli a enveloppé la sépulture du héros plus ou moins longtemps, il faut s'en prendre aux désastres éprouvés par la cathédrale, à la négligence des architectes, à l'absence des ducs de Veragua, mais non, sans injustice préméditée, à l'ingratitude des Espagnols. Qui sait même si le silence fait autour du cercueil de l'Almirante n'eut pas pour cause une vénération prudente ?

La disparition de l'épitaphe et de tout signe

(1) Charte royale du 2 juin 1537.

extérieur indiquant la tombe de Colon, coïncide avec le développement de la piraterie dans la mer des Antilles. A la fin du XVI[e] siècle, et pendant tout le XVII[e], Cuba et Saint-Domingue furent sans cesse exposées aux attaques des flibustiers français de l'île de la Tortue et des corsaires anglais de la Jamaïque. N'est-ce point alors que, pour mettre les cendres du grand homme à l'abri des profanations, on enleva discrètement tout ce qui pouvait les signaler à des agresseurs sans foi ni loi ? Nous le prouverons bientôt.

Cherchons auparavant quels membres du lignage de Colon reçurent, en outre du Découvreur du Nouveau Monde, la sépulture dans la capilla mayor de Saint-Domingue.

Le *Protocolo* du monastère de las Cuevas constate que D. Diego Colon, fils aîné de D. Cristóval et décédé près de Tolède, en 1526, fut inhumé dans cette Chartreuse. En vertu de la concession royale de 1537, son corps fut porté à Saint-Domingue avec celui de son père, et tous les deux furent inhumés dans le sanctuaire de l'église métropolitaine.

D. Luis Colon, petit-fils du premier Almirante, mourut en exil à Oran, en 1572, et fut enterré à las Cuevas, comme ses prédécesseurs. Là se perd la trace de ses dépouilles mortelles. Le *Protocolo* ne parle pas de la translation des restes de D. Luis; c'était cependant un fait à noter dans ce registre, moins à cause du caractère du personnage qu'en raison de son origine et de sa qualité

de premier duc de Veragua (1). Toutefois, vu le peu de force des témoignages contraires et comme la Chartreuse de las Cuevas cessa d'être le dépôt des archives et la sépulture des Colon, on peut admettre l'assertion de Moreau de Saint-Méry. « En dehors de la marche du maître-autel, à droite et à gauche, dit ce voyageur, reposent dans deux cercueils de plomb les os de Christophe Colomb (2) et ceux de Don Louis, son frère (3). »

Il y a plus de raisons de douter si un autre D. Diego, mort en Espagne, en 1578, et fils du second D. Cristóval, reçut la sépulture dans cette église.

Nous n'avons aucuns renseignements précis sur la fin de la vie de D. Bartolomé Colon, Adelantado des Indes, et l'aîné des deux frères de l'Almirante. Irving présume qu'il mourut à Saint-

(1) Il résulte du *Protocolo*, fol. 400, que, vers 1552, D. Luis Colon « réclama instamment la chapelle du Santo Cristo, pour sa sépulture et celle de ses descendants », et que, malgré les raisons sérieuses sur lesquelles il appuyait sa prétention, celle-ci fut repoussée pour des motifs qui ne sont pas bien connus. On devrait en conclure qu'il ne fut pas enterré dans ladite Chartreuse; cependant l'*Expediente promovido por Pedro Navarro como testamentario de D. Luis Colon*, ms. des Archives des Indes, établit que son corps fut transporté d'Oran à las Cuevas, et il était naturel que de là il fût transféré au panthéon de sa famille, dans la cathédrale de Saint-Domingue.

(2) On verra plus loin quel est ce D. Cristóval, petit-fils du premier Almirante.

(3) Moreau de Saint-Méry, t. 1, p. 125.

Domingue peu après le départ de son neveu D. Diego pour la cour d'Espagne, le 9 avril 1515 (1). On peut être plus affirmatif que l'éminent historien, car il est avéré que D. Bartolomé Colon ne vivait plus le 16 janvier de cette année, date à laquelle la Reine Doña Juana (2) pourvoyait D. Diego de la charge d'Adelantado des Indes, vacante par le décès de son oncle (3). Que devinrent ses restes? D. Diego nous apprend dans son testament que, le 8 septembre 1523, « le corps de l'Adelantado D. Bartolomé Colon était déposé dans le monastère (*sic*) de San Francisco de la cité de Saint-Domingue (4). » Il dit « déposé » et non « enseveli. » Suivant le *Protocolo*, après la remise des corps du grand Colon et de D. Diego, son fils, celui de D. Bartolomé serait resté seul à las Cuevas, dans la chapelle du Santo Cristo, « jusqu'à présent (5) », ajoutait le moine en copiant littéralement un texte plus ancien, sans se douter des difficultés d'interprétation que ces mots offriraient plus tard. Mais la date de 1523 émane d'un acte authentique et, par conséquent, on doit conclure

(1) *Life and voyages of Christopher Columbus*, append., II.

(2) Jeanne la Folle, c'est-à-dire Fernand le Catholique, qui était alors régent de Castille et gouvernait au nom de sa fille.

(3) Navarrete, *Coleccion de los viajes y descubrimientos.....*, t. II, p. 363. — L'original de ce document fait partie des archives du duc de Veragua. A l'origine, l'Adelantado était un commandant en chef chargé spécialement de la garde des frontières.

(4) Archives des Indes.

*Protocolo de las Cuevas*, fol. 400.

que les restes de l'Adelantado furent déposés d'abord à San Francisco de Saint-Domingue, puis transportés à las Cuevas, où les Colon avaient droit de sépulture, et enfin inhumés définitivement dans le sanctuaire de la cathédrale de Saint-Domingue, avec ceux de son illustre frère et de son neveu, par extension de la faveur accordée par Charles-Quint aux descendants de l'Almirante.

Un autre D. Diego, le plus jeune et le moins connu des frères de D. Cristóval, vécut et mourut probablement à Hispaniola. « Si cette supposition est exacte, dit un judicieux auteur que nous nous plaisons à citer, il aura dû être enseveli à Saint-Domingue et ce serait le premier Colon enterré dans la cathédrale (1). » Dans la cathédrale, cela pourrait être, mais non dans le sanctuaire, puisque le panthéon des Colon n'y fut établi qu'en 1540. Toutefois il n'est pas inadmissible, quoique le fait soit fort douteux, que son corps ait été inhumé plus tard dans la capilla mayor; mais le plus jeune des premiers Colon est également celui dont les services ont été les moins éclatants. Une vie plus obscure n'a obtenu sans doute qu'une sépulture plus humble.

De ce qui précède, l'inhumation dans le sanctuaire de la cathédrale de Saint-Domingue est certaine pour D. Cristóval Colon, premier Almirante, et D. Diego, son fils et son successeur dans

(1) *Los Restos de D. Cristóval Colon*, p. 11.

cette dignité ; elle est très-probable pour D. Bartolomé, à cause de sa parenté avec le Découvreur du Nouveau Monde, de son titre d'Adelantado et de ses services insignes comme principal fondateur de la colonie ; enfin pour D. Luis, troisième Almirante et premier duc de Veragua, et pour son frère D. Cristóval, deuxième du nom.

Les glorieux restes de Colon reposaient à Saint-Domingue, lorsque la paix de son tombeau fut troublée par de graves évènements qui se firent ressentir de la métropole à la colonie.

Par le traité de Bâle du 22 juillet 1795, le roi d'Espagne dut céder à la France tout le territoire qui lui appartenait encore dans l'île Saint-Domingue (1). A la nouvelle du prochain abandon de l'antique possession de la couronne de Castille, D. Gabriel de Aristizabal, lieutenant-général de la flotte et commandant de l'escadre espagnole aux Antilles, prit la patriotique résolution de transférer à la Havane les cendres de D. Cristóval Colon. Il n'attendit pas d'autorisation du gouvernement central, qui, loin de le désavouer, le félicita de sa louable initiative. Aristizabal avait eu raison de penser que, si l'Espagne, subissant les dures lois de la guerre, était contrainte de livrer à une autre nation une de ses plus belles colonies, il fallait du moins sauver l'honneur en ne laissant pas aux mains de l'étranger les reliques du grand homme. Les transporter dans l'île voisine de Cuba était un

(1) Depuis la paix de Riswick, en 1697.

témoignage de reconnaissance nationale, d'autant plus éclatant que plus grands étaient alors les malheurs de la patrie. Un tel acte recommande à la postérité le nom de D. Gabriel de Aristizabal.

Le 20 décembre 1795, cet officier général convoqua dans la cathédrale de Saint-Domingue, les autorités civiles, militaires et ecclésiastiques de l'île (1), et, ce qu'il importe de noter, les fondés de pouvoirs du duc de Veragua (2). En leur présence, « on ouvrit, lisons-nous dans le procès-verbal, un caveau qui est sous le sanctuaire, du côté de l'Évangile, contre le mur principal et les degrés du grand autel, lequel a une vare (3) cube, et en icelui se trouvèrent quelques lames de plomb d'environ un tiers (de vare) de long, indiquant qu'il y avait eu une caisse dudit métal et des fragments d'os de tibia ou autres de quelque défunt, renfermés dans un vase rempli de terre; et par les fragments qu'elle contenait, par la petite dimension de quelques-uns d'entre eux, et par leur couleur, on reconnut qu'ils appartenaient audit cadavre, et on mit le tout dans un cercueil de plomb doré avec une serrure de fer, etc. (4). »

(1) Entre autres : D. Joaquin Garcia, maréchal de camp, président, gouverneur et capitaine général de l'île; D. Fr. Fernando Portillo y Torres, archevêque de Saint-Domingue; D. Gregorio Saviñon, doyen et régidor perpétuel de la cité, etc.

(2) J.-B. Oyarzabal et D. Andrés de Lecanda.

(3) La *vara* = 0m, 835.

(4) Navarrete, *Coleccion de los viajes y descubrimientos*, t. II, p. 365 et suiv.

Les restes de Colon furent placés sur le brigantin le *Descubridor*, puis transbordés sur le *San Lorenzo*, vaisseau à trois ponts, qui les conduisit à la Havane. Ils furent portés processionnellement à la cathédrale de cette cité, où, après des obsèques solennelles, ils furent déposés dans une niche ouverte dans le sanctuaire du côté de l'Évangile, et dont l'emplacement est maintenant indiqué par un buste de marbre et une élégante inscription latine avec la date de 1796.

On a blâmé et traité d'irréfléchi le patriotisme qui inspira cette translation des restes de l'Almirante. L'évêque d'Orope condamne un témoignage d'affection et de reconnaissance « comme un nouveau trouble à la paix dont ce grand homme devait jouir au moins dans la tombe (1). » Qu'eût-on dit pourtant des Espagnols si, par leur faute, les nègres de Toussaint Louverture eussent violé la sépulture de Colon et jeté ses cendres au vent ? Et dans les guerres civiles qui ont désolé si longtemps les anciennes colonies espagnoles du Nouveau Monde, la barbarie des blancs n'a-t-elle pas été aussi à craindre que celle des noirs ? En 1823, la populace de Mexico n'a-t-elle pas tenté de profaner la sépulture de Hernan Cortés, gardée dans une chapelle de l'Hôpital de Jésus ? Si cet acte sauvage ne s'est pas accompli, c'est parce qu'un ministre (2) évita cette honte à son pays en

(1) *Pastoral*, p. 8.

(2) Alaman, l'un des hommes d'état et des historiens les plus distingués du Mexique.

exhumant en secret la dépouille mortelle du « Conquistador. »

Grâce au général Aristizabal, Colon repose à la Havane et rien ne viendra désormais le troubler dans la paix du tombeau.

## II.

### LA TRADITION ESPAGNOLE ET LA SOI-DISANT TRADITION DOMINICAINE.

Nous avons vu que, suivant la tradition et nombre de documents indiscutables (1), les restes de Colon étaient ensevelis dans la cathédrale de Saint-Domingue avant leur translation dans celle de la Havane.

Sa tombe « resta obscure et inconnue pendant plus de deux siècles et demi, » dit Mgr Roque Cocchia, avec une ignorance préméditée. Chacun savait pourtant qu'elle se trouvait dans le sanctuaire et l'archevêque Fuenmayor parle, ainsi que nous l'avons déjà dit, de « la sépulture de l'Almirante D. Cristóval Colon, où sont ses ossements, très-vénérée et respectée dans notre sainte église, dans la capilla mayor (2). »

En 1655, lorsqu'une flotte anglaise opéra, près

(1) V. un article de la *Revue maritime et coloniale*, janvier 1878, p. 106, dont l'auteur reconnaît l'authenticité indiscutable de la tradition.

(2) *Relacion de las cosas de la Española*, ms. cité par D. Ant. Lopez Prieto, *Informe sobre los restos de Colon*, p. 36.

de Saint-Domingue, une tentative de débarquement, l'archevêque D. Francisco Pio donna l'ordre de couvrir les sépultures pour que les hérétiques n'y commissent point de dégâts et de profanations, « et je le demande instamment, ajoutait-il, pour la sépulture du « *vieil Almirante* (1), » qui est du côté de l'Évangile de ma sainte église et capilla mayor (2). »

Quelques années plus tard, en 1676, un autre archevêque, D. Juan de Escalante, représentant au Conseil royal des Indes l'extrême pauvreté de la cathédrale ruinée par le tremblement de terre de 1673, exposait la nécessité de pourvoir à la conservation de l'église, et, entre autres motifs, parce « qu'à droite de l'autel, dans la capilla mayor, est enseveli l'illustre D. Cristóval Colon (3). »

Il y a plus. On connaît un petit volume imprimé à Madrid, sans date, intitulé : « *Synodo Diocesana del Arzobispado de Santo Domingo, celebrada por él Ilmo. y Redmo. Sr. D. Fray Domingo Fernandez Navarrete. Año de 1683, dia 5 de noviembre.* » C'est un recueil des constitutions synodales édictées depuis que la cathédrale de Saint-Domingue

(1) Pour distinguer Colon de ses successeurs dans ses dignités, on l'appelait souvent *el Almirante Viejo*.

(2) *Gloriosa hazaña de las armas españolas contra las inglesas*, etc., ms. cité par Lopez Prieto, dans son *Informe*, p. 37.

(3) Archives générales de la Havane, d'après le même, p. 38 et 40.

était devenue l'église primatiale des Indes occidentales en 1547, et les renseignements qu'il donne, tirés de documents originaux, ont une grande autorité (1).

Or, le *Synodo* dit que les ossements de D. Cristóval Colon « gisent dans une caisse de plomb dans le sanctuaire, à côté des degrés du grand autel, avec ceux de son frère D. Luis qui sont de l'autre côté, selon la tradition des anciens de cette église. »

Négligeons pour le moment ces mots : « son frère D. Luis. » Nous y reviendrons.

Voilà donc quatre dates : 1549, 1655, 1676 et 1683, fournies par trois témoins oculaires, qui sont les primats des Indes, et par un texte d'une autorité impossible à récuser. Peut-on dire désormais qu'elle était ignorée aux XVI[e] et XVII[e] siècles, cette tombe de l'immortel navigateur ? Et quelle confiance accorder aux inventeurs des « véritables restes » de Colon et, en particulier, à Mgr Cocchia, vicaire apostolique de l'archidiocèse de Saint-Domingue, à M. Roselly de Lorgues et autres, s'ils n'admettent pas la certitude de pareils témoignages ?

Au XVIII[e] siècle, aucun document écrit ne parle de l'emplacement de la sépulture de Colon.

(1) Le *Synodo* paraît être la principale source des renseignements contenus dans l'*Extracto* de ceux communiqués par les autorités d'Hispaniola et de Cuba au sujet de la translation des restes de Colon en 1795 et 1796. Navarrete a publié cet *Extracto* dans sa *Coleccion*, t. II, p. 365.

Seule la tradition subsiste; elle est constante, unique, admise par tous. Nous pouvons donc l'invoquer comme source historique.

Le tombeau avait perdu toute marque extérieure, mais on savait qu'il était là. De loin en loin, il en est question encore. Dans une cérémonie célébrée dans la cathédrale, en 1702, on invoque la mémoire de « D. Cristóval Colon, dont les ossements se trouvent ici, à côté de nous »; dans une autre, en 1782, on rappelait que sa sépulture était dans le sanctuaire (1).

Coleti semble supposer que, de son temps (1771), la sépulture de Colon était connue, et Alcedo, écrivain scrupuleux et digne de foi, car il avait voyagé aux Antilles, affirme qu'elle était toujours dans la cathédrale de Saint-Domingue.

Un autre étranger, Moreau de Saint-Méry, écrivain érudit, sagace, ne put, en 1780, découvrir de traces du tombeau de l'Almirante. Il demanda des renseignements à D. José Solano, ancien gouverneur d'Hispaniola, qui s'adressa à son successeur D. Isidoro Peralta. Celui-ci répondit qu'en démolissant, en 1783, un gros mur qu'il fallait reconstruire, on avait découvert une caisse de plomb renfermée dans un cercueil de pierre, enfoui dans le sanctuaire du côté de l'Évangile, et que, malgré l'absence d'inscription, on savait, par une tradition constante et invariable, que c'était là qu'étaient les restes de Colon, de même que ceux de son frère

(1) Lopez Prieto, *Informe sobre los restos de Colon*, p. 29.

D. Bartolomé reposaient du côté de l'Épître, de la même manière et avec les mêmes précautions. Les chanoines avaient vu et fait constater, ajoutait-il, que les ossements étaient en grande partie réduits en poussière, et on avait reconnu que quelques-uns appartenaient à l'avant-bras.

A la réponse de Peralta étaient jointes deux pièces importantes : d'abord, un certificat délivré le 20 avril 1783, par D. José Nuñez de Caceres, doyen de la cathédrale de Saint-Domingue, et attestant que « le sanctuaire ayant été démoli... on a trouvé du côté de la tribune où se chante l'Évangile... un coffre de pierre, creux, de forme cubique et haut d'une vare environ, renfermant une urne (1) de plomb un peu endommagée qui contenait plusieurs ossements humains. Il y a quelques années que, dans la même circonstance..... on trouva, du côté de l'Épître, une autre caisse de pierre semblable, et, d'après la tradition communiquée par les anciens du pays et un chapitre du Synode de cette sainte église cathédrale, celle du côté de l'Évangile est réputée renfermer les os de l'amiral Christophe Colomb, et celle du côté de l'Épître ceux de son frère D. Barthélemy ou de D. Diègue Colomb, fils de l'Amiral. » Le second certificat, en date du 26 avril de la même année, émane de D. Pedro de Galvez, « maestre-escuela » et chanoine de l'église primatiale des Indes. Il constate que « le sanctuaire ayant été renversé pour le reconstruire, on a

(1) En espagnol *urna* a le sens de coffre.

trouvé, du côté de la tribune où se chante l'Évangile, un coffre de pierre avec une urne de plomb, un peu endommagée, qui contenait des ossements humains ; et l'on conserve la mémoire qu'il y en a une autre du côté de l'Épître du même genre ; et selon ce que rapportent les anciens du pays et un chapitre du Synode de cette sainte église cathédrale, celle du côté de l'Évangile renferme les ossements de l'amiral Christophe Colomb, et celle du côté de l'Épître, ceux de son frère D. Barthélemy (1). »

Une tradition unanime confirme donc, au XVIIIe siècle, tous les documents antérieurs relatifs à l'emplacement du tombeau de Colon. C'était le côté de l'Évangile dans le sanctuaire. La même tradition remémore les renseignements particuliers à la sépulture de D. Bartolomé, auquel, en sa qualité de second dans la découverte, la conquête et la colonisation de l'île, appartenait rigoureusement le côté de l'Épître, c'est-à-dire la seconde place dans le panthéon de sa famille.

Peu versé sans doute dans la généalogie des Colon, le rédacteur du Synode diocésain de 1683,

(1) Moreau de Saint-Méry, *Description topographique et politique de la partie espagnole de l'Isle Saint-Domingue ;* Philadelphie, 1796, t. I, p. 127, 128. M. Roselly de Lorgues, dans son *Histoire de Christophe Colomb*, dit : « Il (Moreau de Saint-Méry) retrouva dans une église de Saint-Domingue le tombeau de Christophe Colomb, dont les habitants du pays ignoraient l'existence. » Moreau de Saint-Méry dit précisément le contraire.

s'est trompé en disant que le personnage inhumé du côté de l'Épître était « son frère, D. Luis. » Il a confondu D. Cristóval, petit-fils du premier Almirante, avec son aïeul, lequel n'a pas eu de frère appelé Luis. Aussi Nuñez de Caceres et Galvez ont-ils rectifié cette erreur et ont-ils, en suivant la tradition, attribué le second tombeau à D. Bartolomé, celui-là réellement frère du héros.

D'après l'évêque d'Orope, « en procédant à la réparation de la cathédrale, on rencontra au-dessous du sol, à gauche du sanctuaire, une petite caisse de plomb avec les restes d'un cadavre et cette inscription : « *El Almirante D. Luis Colon, Duque de Veragua, Marqués de.....* (1). » On dit tout bas que cette découverte fut « fortuite, » quand le premier venu pouvait si facilement mettre la main sur cette sépulture, Mgr Roque Cocchia surtout, car il a dû relire bien des fois ce passage de Moreau de Saint-Méry : « En dehors de la marche du maître-autel, à droite et à gauche, reposent dans deux cercueils de plomb les os de D. Christophe Colomb et ceux de D. Louis, son frère (2). »

Tout est singulier dans la découverte dont nous avons à nous occuper. Sa date même est incertaine, puisque les journaux de Saint-Domingue la placent au mois de juin et Mgr Cocchia au 1er septembre 1877. Elle réveilla la tradition de l'existence

(1) *Pastoral*, p. 9.

(2) Moreau de Saint-Méry, *Description topographique*, etc., t. I, p. 125.

des cendres de l'Almirante dans la cathédrale et inspira à l'évêque d'Orope le désir de procéder à de plus amples investigations, comme si la tombe de l'aïeul eût eu quelque chose à démêler avec celle du petit-fils. Une erreur si voulue cache un mystère.

Moreau de Saint-Méry, dont la curiosité n'avait pas été pleinement satisfaite par les attestations des chanoines Nuñez de Caceres et Galvez, en tira néanmoins une conséquence défectueuse : « Telles sont, dit-il, les uniques preuves du glorieux dépôt que recèle l'église primatiale de Saint-Domingue, qui sont elles-mêmes enveloppées d'une sorte de ténèbres, puisque l'on ne saurait affirmer laquelle des deux caisses renferme les cendres de Christophe Colomb. » De cette téméraire affirmation, « telles sont les uniques preuves », d'autres écrivains ont conclu, en commettant des erreurs plus grossières encore, que la sépulture de Colon était tombée dans un oubli profond ; qu'on en ignorait l'emplacement; que même l'Almirante n'avait peut-être pas été enterré dans la cathédrale de Saint-Domingue, puisque ce fait ne s'appuyait que sur une tradition. Moreau de Saint-Méry n'avait pas été si loin, et assurément, s'il eût connu les documents du XVI[e] et du XVII[e] siècle, cités aujourd'hui par le savant D. Manuel Colmeiro et les autres érudits espagnols, il eût reconnu avec eux que, de son temps, le cercueil de Colon, dissimulé par des reconstructions, était bien dans la capilla mayor de l'église de Saint-Domingue.

En 1795, les données de la tradition, conformes aux preuves écrites, conduisirent D. Gabriel de Aristizabal droit au caveau d'où il exhuma les cendres du grand Almirante pour les transporter à la Havane. Aujourd'hui l'évêque d'Orope et plusieurs écrivains de la République dominicaine veulent que ces dépouilles mortelles ne soient pas les restes de Colon, mais ceux d'un autre membre de sa famille. Pour prouver leur assertion, ils opposent une tradition pleine de doutes à une tradition qui concorde avec tous les textes dignes de foi.

A l'époque de la translation, disent-ils, un moine ou un chanoine, qui désapprouvait cette mesure, aurait réussi à soustraire les restes de Colon et y aurait substitué ceux que les Espagnols portèrent à la Havane. L'omission des circonstances de cette fraude et du nom de ses auteurs, la vague indication de leur condition, un archevêque et son chapitre, victimes de la supercherie, les fondés de pouvoirs du duc de Veragua, qui ne protestent pas, les autorités présentes à l'exhumation, qui ne s'aperçoivent de rien, tout cela en un mot est impossible et touche à l'absurde. La fable est si grossière qu'un écrivain dominicain l'a abandonnée comme par trop invraisemblable (1).

Un certain Bobadilla aurait, d'après une autre version, révélé à son parent D. Carlos Nouel, lequel

(1) Emiliano Tejera, *Los Restos de Colon*, p. 18, 19.

s'est aussi mêlé de la controverse, que les restes de Colon se trouvaient encore, en 1861, dans le sanctuaire de la cathédrale, du côté de l'Évangile. « Les Espagnols, disait-il, crurent qu'on emportait Cristóval Colon, et on emporta son frère D. Bartolomé ou son fils D. Diego, et je crois que ce fut ce dernier. » Il s'appuyait sur le récit d'un chanoine dont il ne savait pas bien le nom, ignorance singulière chez un homme qui était lui-même notaire de l'officialité.

M. Nouel accepta cette étrange révélation et, pour des raisons qu'il ne fait pas connaître, recommanda le silence à Bobadilla (1).

Faut-il s'arrêter à discuter de telles allégations?

Un chanoine contemporain dont on oublie le nom, un seul dépositaire d'un renseignement aussi important, mais qu'on entoure de mystère, une erreur soi-disant commise en 1795, la téméraire prétention de « contredire un évènement historique consigné dans des documents officiels, » en s'appuyant sur le dire toujours inadmissible d'un personnage anonyme, la feinte candeur avec laquelle on introduit dans cette affaire le nom de D. Bartolomé, dont la sépulture était, comme on ne l'ignorait pas, du côté de l'Épître, et non du côté opposé, tout cela forme une trame mal ourdie et qui ne supporte pas l'examen.

Et que dire de M. Cambiaso, consul d'Italie à

(1) Lettre de D. Carlos Nouel à D. Emiliano Tejera, citée par celui-ci, p. 50.

Saint-Domingue, si facile à convaincre qu'il adopta immédiatement la version de D. Carlos Nouel et contribua activement à la propager ? N'est-il pas le complice conscient de manœuvres qu'une critique impartiale démasque sans peine ?

Que penser de cet évêque, auquel son caractère sacré devrait imposer le respect absolu de la vérité, et que l'on est tout au moins obligé d'accuser d'une légèreté coupable, puisque, dans sa Lettre pastorale du 14 septembre 1877, il affirme sans preuves que, depuis la translation à la Havane des restes de Colon, la croyance s'est maintenue à Saint-Domingue que ces restes n'ont pas quitté le lieu de leur dépôt? Quel jugement porter sur la rectitude de son criterium historique, quand il traite de « futile » l'acte solennel du 22 décembre 1795 et adopte avec enthousiasme une tradition inventée à plaisir, qu'il semble lui-même condamner en la qualifiant de « vague ? » (1).

Cette prétendue tradition dominicaine, en contradiction avec les textes et les faits, offre des variantes qui, à elles seules, devraient la rendre suspecte et elle est toute récente. Jamais elle ne s'est répandue dans les masses, si disposées cependant à accepter tout ce qui est extraordinaire, et elle a surtout ceci de particulier qu'elle se réveille avec la présence de Mgr Cocchia dans le diocèse de Saint-Domingue, et qu'en son absence, elle s'endort ou s'affaiblit.

(1) *Pastoral*, p. 9.

Il y a plus, les Dominicains ont fourni eux-mêmes des armes contre cette fable puérile, contre ce mensonge inventé de propos délibéré.

*El Porvenir*, journal publié, vers 1875, à Puerto-Plata, engageait le gouvernement du général Gonzalez à réclamer à l'Espagne les cendres si disputées aujourd'hui. Des négociations eurent même lieu, sans résultat, il est vrai, entre ce gouvernement et celui de Cuba. Des documents officiels nous l'attestent (1).

A la même époque, le général dominicain Luperon soutenait une vive polémique avec le *Diario de la Marina*, de la Havane, et voulait prouver que « les restes de Colon devaient être reportés à Saint-Domingue, » parce que, disait-il, l'Almirante avait voulu que ses cendres y reposassent, « que l'île fût espagnole... ou non (2). »

Un autre Dominicain, D. José Gabriel Garcia, se plaint amèrement de l'exhumation accomplie en 1795 et la considère comme un acte d'injustice envers Saint-Domingue (3).

Toutes ces preuves et d'autres encore arrachent à M. Tejera les exclamations suivantes, que ses contradicteurs n'ont qu'à citer sans commentaires. « Eh bien ! dit-il, auraient-ils tenu un tel langage ces deux Dominicains (Luperon et Garcia), surtout le second qui a étudié avec un soin minu-

(1) L'Académie royale de l'Histoire les a en sa possession.

(2) Tejera, *Los Restos de Colon*, p. 26.

(3) *Memorias para la historia de Quisqueya*, p. 29, et Tejera, p. 26.

tieux tout ce qui est relatif à l'histoire de son pays, s'ils avaient eu la moindre velléité de doute au sujet de l'exhumation des véritables restes ? N'auraient-ils pas cité la tradition, s'ils avaient cru son témoignage de quelque valeur ? Et pourquoi ne l'ont-ils pas citée ? Parce que la tradition allait en s'affaiblissant de plus en plus, à mesure qu'elle s'éloignait des temps qui l'avaient vue naître ; parce que la généralité la considérait comme une fable aussi promptement oubliée qu'entendue (1). »

M. Lopez Prieto, qui a compulsé les Archives générales de la Havane, assure que le consul d'Italie, M. Cambiaso, a, non pas une fois, mais à diverses reprises, fait au nom de son gouvernement et celui-ci comme représentant la ville de Gênes, des démarches pour obtenir de l'Espagne la cession des restes du premier Almirante. Des correspondances diplomatiques, ajoute-t-il, ont été échangées à cet égard, en 1848, et par deux fois depuis cette époque.

Le gouvernement espagnol repoussa cette demande indiscrète, et, dès lors, on s'explique pourquoi le consul italien accorda sans la moindre difficulté foi entière à la mystérieuse confidence de M. Nouel. Les intéressés étaient disposés à remplacer par une intrigue maladroite les artifices demeurés inutiles de la diplomatie.

En résumé, la contradiction évidente que l'on

(1) Tejera, *Los Restos de Colon*, p. 66.

trouve dans les écrits des auteurs dominicains, l'aveu courtois des plus prudents et des plus sincères d'entre eux, l'opinion des hommes d'état de leur république, le sentiment de la presse indépendante, le jugement des critiques les plus autorisés, les intérêts et les passions qui ont soulevé cette controverse, tout nous autorise à déclarer sans réserve, avec l'Académie royale de l'Histoire, que cette soi-disant tradition dominicaine, autour de laquelle on fait tant de bruit, était, comme le dit M. Tejera, tout Dominicain qu'il est, « une voix qui allait en s'affaiblissant, un témoignage sans valeur, une fable » éteinte et ensevelie dans un profond oubli. En vain tente-t-on de la ressusciter. La seule tradition digne de respect est la tradition espagnole, certaine de posséder la vérité, ferme sur ses bases historiques, forte parce qu'elle ne se divise pas, constante puisqu'elle a toujours été vivace avant et depuis 1795.

## III.

### LE PROCÈS-VERBAL DE SAINT-DOMINGUE.

Dans sa Lettre pastorale du 8 septembre 1877, Mgr Cocchia racontait la découverte fortuite du cercueil de l'Almirante D. Luis Colon, premier duc de Veragua, découverte qui devait être suivie d'une autre non moins fortuite et encore plus surprenante.

Dès lors l'évêque d'Orope avait fait des recherches, et justement sous l'emplacement du trône épiscopal que la tradition désignait comme celui de la tombe du grand Colon (1). Après l'exhumation accomplie en 1795, qu'espérait-il donc trouver sur la foi d'une tradition que lui-même appelait « vague ? » La première trouvaille ne pouvait cependant avoir aucun rapport avec la sépulture du héros.

Le résultat des nouvelles investigations fut que l' « on rencontra à un mètre du mur, en face de la porte qui mène à la salle capitulaire, un caveau avec des restes humains ornés de galons, » et cela prouve, dit Mgr Cocchia, que l'on enterrait dans le sanctuaire des personnages plus ou moins importants, sans nom et sans indication, et que « ce fut sans doute l'un d'eux qui fut trouvé par la Commission en 1795 et qui, après avoir été transféré avec pompe, est aujourd'hui conservé dans la cathédrale de la Havane (2). » Par tolérance ou par négligence, les ducs de Veragua ont pu, au XVIII[e] siècle, laisser inhumer dans le sanctuaire des personnes étrangères à leur famille ; mais le procès-verbal de 1795 est formel, et Aristizabal n'a pu confondre un caveau encastré dans la paroi principale de l'église (3) avec une tombe située dans le sol, à un mètre du mur.

(1) *Pastoral*, p. 9.

(2) *Pastoral*, p. 10.

(3) Navarette, *Coleccion de viajes y descubrimientos*, t. II, p. 368.

M. Tejera suppose que les Espagnols ont emporté à la Havane les restes de D. Diego ou de D. Bartolomé Colon (1), quoique l'on sût pertinemment que le premier était enterré non loin de son père, mais non dans l'endroit fouillé en 1795, et que la sépulture de l'Adelantado était du côté de l'Épître. Quant à l'évêque d'Orope, il fait des cendres exhumées alors celles d'un inconnu, mais sans fournir aucune preuve à l'appui de son assertion. Il faudrait, dans ce cas, admettre que les autorités espagnoles qui procédèrent à l'enlèvement prirent un cadavre du XVIIIe siècle pour un du XVIe, et acceptèrent pour les reliques de Colon n'importe quels « restes humains ornés de galons. »

C'est le 10 septembre 1877 qu'on aurait découvert les « véritables restes » de Cristóval Colon. Le chanoine Billini, curé de la cathédrale, qui dirigeait les travaux d'exploration, en avertit l'évêque; Celui-ci accourut « avec la quasi certitude que ce pouvaient être les restes désirés. » On ouvrit la sépulture et l'on reconnut qu'elle contenait une caisse de plomb en bon état, mesurant 42 centimètres de longueur, 20 1/2 de largeur et 21 de profondeur, avec des inscriptions tout autour ainsi qu'à l'extérieur et à l'intérieur du couvercle. « On vit dedans, dit Mgr Cocchia, des restes nombreux et bien conservés, au milieu desquels était une balle de plomb. L'inscription nettoyée, on lut sur la partie intérieure du couvercle : ILLtre Y ESdo VARON

(1) *Los Restos de Colon*, p. 37.

DON CRISTOBAL COLON ; sur la partie supérieure : D. DE LA A. P^er^ A^te^ ; autour : C. C. A. L'inscription voulait donc dire : *Ilustre y esclarecido varon Don Cristóbal Colon, Descubridor de la América, Primer Almirante ;* et, en abrégé : *Cristóbal Colon Almirante* (1). » Il y a une concordance presque parfaite entre ces détails et ceux du procès-verbal rédigé le jour même de la découverte, lequel ajoute toutefois que l'inscription intérieure était en lettres gothiques allemandes, ce qu'il faudra se rappeler (2).

« Les reliques du grand homme, continue l'évêque d'Orope, étaient dans nos mains..... Nous étions sur le point de nous écrier : « Réjouis-toi, ô Saint-Domingue ! L'homme qui t'a découverte et t'a aimée de préférence, n'a pas quitté ton sein ; il a été et sera avec toi..... Réjouis-toi aussi, ô Italie ! Un des plus grands de tes fils est pour ainsi dire ressuscité. Tu seras aussi représentée avec amour. » L'émotion fut générale, les cloches annoncèrent l'heureuse nouvelle, le canon répondit bruyamment à l'évènement fortuné (3). »

Dans cette brillante homélie, Mgr Cocchia adresse ses félicitations à Saint-Domingue et à l'Italie. Il est vrai qu'il est Italien, comme Colon. Mais pourquoi ne dit-il pas un mot pour l'Espagne ?

(1) *Pastoral*, p. 11.
(2) *Pastoral*, p. 15 ; — Tejera, *Los Restos de Colon*, p. 60.
(3) *Pastoral*, p. 11.

Qui donc osera jamais rompre le lien qui unit si étroitement le nom du Découvreur du Nouveau Monde avec celui de son pays d'adoption, devenu sa véritable, son unique patrie ?

Mgr Cocchia a soigneusement remarqué ailleurs qu' « il n'y avait sur les fragments de plomb ni un nom, ni une lettre, ni un signe quelconque qui indiquassent à qui appartenaient les ossements transférés à la Havane, en 1795 (1). » M. Tejera s'écrie aussi : « Comment savait-on que ces ossements étaient ceux de Colon ? Qui pourrait l'affirmer si muette était la pierre, muet le métal, muets les restes rencontrés dans cette tombe oubliée (2) ? »

A ce silence de la mort, les inventeurs des « véritables restes » de Colon opposent un luxe d'inscriptions, dont le nombre finit par être suspect. Leur cercueil en porte à l'extérieur et à l'intérieur du couvercle, à la tête, au côté droit, au côté gauche. Cela ne suffisait point, paraît-il, car on découvrit encore dans la poussière du squelette une petite plaque d'argent portant des caractères de chaque côté. Sept inscriptions pour indiquer quel personnage renfermait cette petite caisse, c'est là un excès de précautions, dont on ne manque pas de tirer avantage en comparant ce cercueil avec celui exhumé en 1795 (3).

(1) *Pastoral*, p. 9.

(2) *Los Restos de Colon*, p. 15.

(3) M. Roselly de Lorgues, qui le prend de haut avec ses

D. Juan Ignacio de Armas, qui a critiqué avec beaucoup de discernement le procès-verbal de 1877, fait observer que les plaques indicatives sont sans objet et peu usitées dans les cercueils qui portent des inscriptions multiples, qu'en tout cas elles seraient placées à l'extérieur et du côté opposé à la muraille (1).

Assurément on rencontre parfois dans les cercueils des plaques de métal; elles sont presque toujours détachées et non fixées aux parois intérieures par des clous ou des vis. Mais comment expliquer ici cette bizarre idée de graver une inscription sur chacun des côtés d'une lame d'argent qui devait être fixée à l'intérieur du couvercle, comme l'indiquent les deux pointes que l'on remarque aux extrémités ?

La description de l'endroit où les « véritables restes » de Colon ont été, dit-on, retrouvés, soulève aussi diverses objections. L'évêque d'Orope parle d' « une niche » à la droite du sanctuaire, précisément à la place du trône épiscopal (2).

contradicteurs et dédaigne souvent de fournir ses raisons, admet sans débat, dans son *Histoire posthume de Christophe Colomb*, p. 295-304, l'authenticité de ces inscriptions, bien que M. Colmeiro en ait établi la fausseté de la manière la plus évidente. On verra plus loin la réfutation des étranges assertions de M. Roselly de Lorgues et des défenseurs de la trouvaille de 1877. M. Fernandez Duro les a de nouveau victorieusement combattus dans son *Colon y la Historia postuma*.

(1) *La Opinion Nacional* (de Caracas), 24 mai 1878.

(2) *Pastoral*, p. 10.

M. Tejera affirme l'existence de « deux caveaux, » l'un accolé au mur et l'autre séparé du premier par une cloison de 16 centimètres d'épaisseur (1). Ce désaccord entre deux témoins oculaires jette de nouveaux doutes dans l'esprit.

S'il n'y avait qu'une seule niche, comme des dépouilles mortelles ont été tirées, en 1795, d'un tombeau à la droite du chœur, de qui pouvaient-elles provenir, sinon du cadavre de l'Almirante? D'un personnage inconnu, dit Mgr Cocchia. Réponse évasive et inadmissible. S'il y avait deux caveaux, ainsi que le soutient M. Tejera, celui accolé au mur aurait dû renfermer les os de Colon, et l'autre, seul ouvert en 1795, ceux de son fils D. Diego.

Un fait si simple peut-il donner lieu à deux interprétations? Il faudrait, avant tout, que les écrivains dominicains se missent d'accord et fournissent de meilleures preuves pour répondre à cette phrase courte et résolûment affirmative de M. Lopez Prieto : « J'ai examiné le caveau le 27 décembre (1877) et mon opinion est qu'il n'a pas l'antiquité qu'on lui suppose (2). »

A Saint-Domingue et en Espagne, on a minutieusement étudié les inscriptions que nous avons citées plus haut. C'est, en effet, un point des plus importants.

Prévoyant certaines objections, les auteurs do-

(1) *Los Restos de Colon*, p. 15.

(2) *Informe sobre los restos de Colon*, p. 85.

minicains ont tenté de les réfuter à l'avance. Selon M. Tejera, la caisse de plomb renfermant les « véritables restes » est fort ancienne; « mais nous ne pouvons affirmer, ajoute-t-il, combien de siècles elle a, ni si c'est celle qui fut rapportée de Séville en 1536, ou si, pour un motif quelconque, elle fut changée ici avant d'être déposée dans le caveau, en 1540, ou à une époque postérieure (1). » Comme le même auteur ajoute qu'il est impossible de dire si ce cercueil a séjourné dans la terre un ou deux siècles (2), les arguments en faveur de son authenticité perdent toute valeur, arguments qui s'appuyaient sur la conformité de certains noms et sur celle de l'orthographe avec le style de 1536, ainsi que sur les empreintes du temps. Telles sont les preuves invoquées par MM. Tejera et Nouel. Admettons le point de départ qu'ils ont proposé.

L'Académie royale de l'Histoire et son savant rapporteur ont eu sous les yeux et publié deux fac-simile relevés, l'un par un Dominicain, M. Te-

(1) *Los Restos de Colon*, p. 30.

(2) M. Colmeiro a donné à la fin de son rapport les dessins suivants: 1° Aspect extérieur du coffre découvert à Saint-Domingue, d'après une photographie remise à l'Académie par S. E. le Président du Conseil des ministres; 2° Vue intérieure du même coffre; 3° Fac-simile des lettres qui se trouvent à la tête et sur les côtés du coffre, d'après M. Tejera; 4° Inscriptions des deux côtés de la plaque d'argent, d'après M. Lopez Priez; 5° mêmes inscriptions, d'après M. Tejera; 6° Fac-simile des inscriptions du couvercle, à l'extérieur et à l'intérieur, d'après le même.

jera, l'autre par un Espagnol, M. Lopez Prieto. Le second est un dessin fidèle, reproduit selon les règles de l'art, et mérite par conséquent plus de confiance que les croquis dus à de simples amateurs, pour suppléer à l'absence des lithographes à Saint-Domingue, et joints à la brochure de M. Tejera. « Les gravures, écrit ce dernier avec une louable franchise, demanderaient des mains plus habiles ; mais elles auront toujours un mérite, celui d'avoir exprimé ou cherché à exprimer la vérité (1). »

Ces copies présentent dans leur ensemble un fait singulier, l'emploi de trois alphabets distincts, à savoir : des lettres gothiques ; d'autres d'une écriture courante ayant quelque semblant d'antiquité ; d'autres enfin qui, en dépit de leur déguisement, sont modernes à n'en pas douter. Une telle variété de caractères est inconnue dans le style lapidaire et permet d'attribuer l'ensemble des inscriptions à l'époque que l'on voudra.

Les caractères gothiques cessèrent d'être en usage dans les inscriptions en Espagne vers 1520. Si les imprimeurs s'en servaient encore, c'est que la plupart étaient Allemands et possédaient un ancien matériel. Au XVIe siècle et dans la première moitié du XVIIe, quelques copistes les employaient toujours pour les annonces et les affiches de théâtre, afin d'appeler l'attention ou de montrer leur talent

(1) *Informe sobre los restos de Colon*, p. 118; — *Los Restos de Colon*, p. 3.

de calligraphes ; mais, dans les inscriptions des monuments civils, des églises et des sépultures, l'alphabet romain prévalait.

L'Académie de l'Histoire a remarqué que l'inscription de la partie supérieure du couvercle présente des abréviations inconnues dans le temps auquel on les attribue, et quelqu'un a dit judicieusement : « Ces abréviations arbitraires qui ne sont pas dans une invocation religieuse, mais qui se rapportent à des titres et qualifications, sont inusitées, invraisemblables, quand il s'agit d'un exemple de style lapidaire du XVI[e] siècle (1). »

L'interprétation dominicaine des initiales D. DE LA A. par « Découvreur de l'Amérique, » dénote péremptoirement qu'on a commis une maladresse et un anachronisme en gravant cette inscription. Les défenseurs de la trouvaille des « véritables restes » de Colon cherchent en vain à établir que le nom d'Amérique fut connu dès 1509. Il fut proposé par Waltzmüller, cosmographe allemand, et l'Europe finit par l'adopter, sauf l'Espagne, qui résista jusqu'à nos jours, sans abandonner toutefois sa dénomination de « las Indias » dans le langage officiel. Il est vrai qu'on imprima à Séville, en 1672, un livre intitulé *Norte de la contratacion de las Indias Occidentales*, dans lequel le mot « América » est parfois employé pour les dési-

(1) *Los Restos de D. Cristóval Colon*, p. 34.

gner ; mais l'auteur, D. José de Veitia Linaje, a eu grand soin d'avertir le lecteur que c'était un terme nouveau et peu usité et d'ajouter que généralement on disait « les Indes Occidentales. » Il en donne l'exemple lui-même dans le courant de son livre et surtout dans le titre (1).

En Espagne, on n'a jamais cessé de dire : *Historia de las Indias ; Recopilacion de las leyes de los reinos de las Indias ; Comercio de las Indias ; Politica Indiana ; Consejo Real de las Indias ; Iglesia Primada de las Indias,* etc. Hier encore, les souverains s'intitulaient « Rois d'Espagne et des Indes, » comme on le voit sur les monnaies de Ferdinand VII, et Colon a toujours été qualifié d' « Almirante de las Indias, » ainsi que ceux qui lui ont succédé dans ses titres et dignités. En 1796, le duc de Veragua, en adressant des remerciements à l'Ayuntamiento de la cité de la Havane, « pour la distinction particulière et la piété avec laquelle il avait reçu les restes du cadavre du seigneur Don Cristóval Colon, » l'appelle « Almirante mayor del mar Oceano, primer virey y gobernador de Indias (2). » Dix ans auparavant, en 1786, D. Antonio Alcedo avait publié son *Diccionario geográfico-histórico de las Indias Occidentales*, dont le titre était convenablement choisi pour un

(1) V. surtout le prologue I et le livre II, chap. XXVII, n° 55.

(2) Grand amiral de la mer océane, premier vice-roi et gouverneur des Indes. Lopez Prieto, *Informe sobre los restos de Colon*, appendice II, p. 72.

ouvrage destiné aux Espagnols et aux étrangers (1).

Un monument du XVI[e] siècle, offrant le mot « América » en caractères gothiques, serait unique dans l'épigraphie espagnole. Jamais un descendant de Colon ne l'eût souffert, car c'eût été reconnaître implicitement la plus grande injustice commise dans le cours des âges, et les ossements du héros en eussent frémi dans la tombe.

Ajoutons que la pierre sépulcrale de D. Fernando Colon existe encore dans la cathédrale de Séville. Elle porte la date de 1539 et doit donc passer pour contemporaine du cercueil exhumé à Saint-Domingue. On y lit qu'il était « fils du vaillant et renommé seigneur D. Cristóval Colon, premier Almirante, lequel découvrit les Indes et le Nouveau Monde du vivant des Rois catholiques Don Hernando et Doña Isabelle, de glorieuse mémoire, le XI octobre MCCCCXCII (2). »

(1) M. Lopez Prieto, dans son *Informe*, p. 91, traite ce point avec toute l'érudition et la critique désirables. L'auteur anonyme de *Los Restos de D. Cristóval Colon*, très-compétent en pareille matière, dit aussi, p. 35 : « Des soixante-deux ouvrages imprimés en Espagne, avant 1550, à notre connaissance, dans lesquels il est question du Nouveau Monde, on ne lui donne que dans un seul le nom d'*América ;* tous les autres disent *las Indias.* » Le livre qui fait exception est le *Phisicæ compendium* de Pedro Margallo, publié à Salamanque, en 1520, dans lequel l'auteur a employé les expressions de la technologie générale.

(2) L'épitaphe actuelle de cet illustre personnage, qui fut l'historien de son père et auquel on doit la fondation de la

L'inscription gothique de l'intérieur du couvercle est encore suspecte, parce que le nom Cristóval se trouve, contre toute vraisemblance, orthographié à la moderne. L'Almirante signait *Xptoval*, et, quoiqu'on écrivît quelquefois *Christoval*, dès le XVI[e] siècle, les archevêques de Saint-Domingue, Fuenmayor et Pio, se servaient encore de la forme *Xptoval* au milieu du XVII[e] siècle.

M. Tejera répond qu'autrefois on se préoccupait fort peu de l'orthographe des noms propres, et cela est vrai dans une certaine mesure ; mais nous ne croirons jamais que les descendants immédiats de Colon, si soigneux de tout ce qui devait perpétuer la mémoire de leur illustre ancêtre, si attentifs à accomplir ses volontés, aient toléré ou n'aient pas empêché une erreur qui leur était préjudi-

Bibliothèque Colombine, est ainsi conçue : « Aquí yaze el mui magnífico S. D. Hernando Colon, el qual aplicó y gastó toda su vida y hazienda en aumento de las letras, y juntar, y perpetuar en esta ciudad todos sus libros de todas las ciencias, que en su tiempo halló y reducirlo á cuatro libros. Falleció en esta ciudad á 12 de julio de 1539 de edad de 50 años, 9 meses, y 14 dias, fué hijo del valeroso y memorable S. D. Christ. Colon, primero Almi[te], que descubrió las Indias y nuevo mundo en vida de los Cat. R. D. Fernando y D[a] Isabel de gloriosa memoria, á 11 de oct. de 1492 con tres galeras (*erreur pour* caravelas, *mot que portaient les épitaphes plus anciennes*), y 90 personas, y partió del puerto de Palos á descubrirlas á 3 de agosto antes, y bolvio á Castilla con victoria á 7 de maio (*erreur pour* 12 de marzo) del año siguiente, y tornó despues otras dos veces á poblar lo que descubrió. Falleció en Valladolid á 20 de agosto (*erreur pour* mayo) de 1506 años. Rogad á Dios por ellos. »

ciable, d'autant plus que le premier Almirante, en fondant un majorat, le 22 février 1498, avait imposé à ses successeurs l'obligation de signer comme lui (1), et celui qui avait le devoir de ne pas altérer la signature ne pouvait laisser personne estropier le nom.

M. Nouel, qu'aucune difficulté n'arrête, cite (2) la *Relacion de los repartimientos de Indios*, compilée, en 1514, par le trésorier Miguel de Pasamonte, et où le nom de baptême de Colon est écrit de différentes manières. Cela prouve peu, car l'orthographe de Pasamonte était des plus irrégulières. Au contraire, dans les inscriptions du cercueil, le nom de Cristóval est par deux fois écrit de la même manière, et c'est le seul mot où se remarque une faute.

La plaque d'argent, trouvée au milieu des cendres et noircie par le temps, ne peut en imposer aux archéologues. On mettait parfois dans les tombeaux, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, des lames de plomb sur lesquelles étaient gravées des notices plus ou moins étendues et relatives aux défunts; mais, ainsi qu'on l'a fait observer déjà, elles n'étaient pas, comme dans le cercueil dont il s'agit, fixées par des vis aux parois intérieures. Quant à la cursive employée dans cette inscrip-

(1) « Firmar de mi firma, la cual agora acostumbro. » *Memorial del pleito sobre la sucesion en posesion del estado y mayorazgo de Veragua*, fol. 141.

(2) Tejera, *Los Restos de Colon*, p. 32 et 55.

tion, elle suffirait à elle seule pour la faire qualifier de moderne, et de très moderne, par tous ceux qui ont les moindres notions de paléographie. En effet, par leurs formes élancées, les lettres s'y rapprochent plus de l'écriture anglaise que de l'ancienne ronde espagnole des deux siècles précédents, car pour le XVIe siècle il ne saurait en être question. M. Tejera reconnaît lui-même que « leur forme ressemble à celle de la cursive ordinaire (1) » ; mais il ne paraît pas s'en préoccuper et il laisse à entendre que la plaque d'argent n'a pas été l'objet d'une « étude approfondie. »

Si, pour juger de l'authenticité de la découverte, il faut se rendre compte de la valeur des signes d'ancienneté attribués à la caisse de plomb, il n'importe pas moins de connaître l'état des restes humains qu'elle contenait.

Lors de la translation des ossements de Colon, de Séville à Saint-Domingue, le premier Almirante était dans la tombe depuis plus de trente-quatre ans, et son corps devait être dans un état de décomposition complète. Le respect filial, la piété des moines, la vénération due au grand homme, étaient de puissants motifs de recueillir précieusement dans un coffre ses glorieuses dépouilles et jusqu'à leur poussière.

A Hispaniola, l'humidité du climat des tropiques, le voisinage du rio Ozama et de la mer, durent hâter la destruction du squelette, que les

(1) Tejera, *Los Restos de Colon*, p. 34.

tremblements de terre et les réparations de la capilla mayor contribuèrent encore à convertir en poudre.

Les chanoines Nuñez de Caceres et Galvez avaient certifié, en 1783, qu'on avait trouvé à l'emplacement connu pour celui de la sépulture de Colon, un coffre de plomb un peu détérioré et contenant plusieurs ossements humains. Moreau de Saint-Méry, dont les Dominicains ne peuvent récuser l'autorité après l'avoir tant de fois invoquée, affirme que les chanoines avaient constaté que la majeure partie des os était réduite en cendres et qu'on avait reconnu ceux de l'avant-bras (1).

Le procès-verbal de 1795 déclare, comme nous l'avons vu, qu'on découvrit dans un caveau situé dans le sanctuaire, du côté de l'Évangile, les restes d'un cercueil de plomb et des fragments d'os, entre autres ceux des tibias, et que le tout fut recueilli avec soin (2).

On a donc trouvé, en 1783, les restes d'un squelette presque entièrement réduit en cendres, et, en 1795, des fragments d'os mêlés de terre, qui ont été alors placés dans une coupe avec la poussière du tombeau. Dans un espace de douze ans, la consomption a fait des progrès rapides, mais tout naturels ; les os de grande dimension

(1) *Description topographique.....*, t. I, p. 126 à 128.

(2) Navarrete, *Coleccion de los viajes y descubrimientos*, t. II, p. 368.

disparaissent, il n'en reste plus que des fragments.

Oublions les constatations faites en 1795 ; ne nous préoccupons que de celles de 1783. Eh bien ! si les « véritables restes » de Colon ont été exhumés en 1877, qu'a-t-on dû trouver dans le cercueil ? Quelques cendres et de la poussière: Au lieu de cela, Mgr Cocchia constate qu'à cette dernière date les « véritables restes » comprenaient « un fémur détérioré ; un péroné dans son état normal ; un radius complet ; une clavicule également complète ; un cubitus ; cinq côtes complètes et trois incomplètes ; l'os sacrum en mauvais état ; le coxis ; deux vertèbres lombaires, une cervicale et trois dorsales ; deux calcaneums ; un os du métacarpe ; un autre du métatarse ; un fragment de frontal ou coronal avec la moitié de la cavité de l'orbite ; un tiers de tibia ; deux autres fragments de tibia ; deux astragales ; une tête d'omoplate ; un fragment de la mâchoire inférieure ; la moitié d'une tête d'humérus ; le tout comprenant treize petits fragments et vingt-huit grands, ainsi que d'autres réduits en poudre (1). »

Quarante-et-une parties d'ossements, c'est-à-dire une partie notable d'un squelette dans un coffre où, en 1783, on n'avait trouvé à peu près que des cendres et quelques morceaux d'un avant-bras.

A cela, les Dominicains répondent que les restes

(1) *Pastoral*, p. 15.

reconnus en 1783 n'étaient pas ceux exhumés en 1795, et que, de plus, le caveau exploré à la première date ne leur « semble » pas celui découvert en 1877, mais bien un caveau voisin. Vaine affirmation, vain subterfuge, qu'anéantissent la tradition populaire, les textes authentiques, les procès-verbaux officiels et l'opinion d'une critique judicieuse et impartiale.

M. Tejera avait publié sa première brochure intitulée *Los Restos de Colon* sans connaître, — ignorance singulière chez un Dominicain, — l'ouvrage de Moreau de Saint-Méry. Il l'a lu enfin et, invoquant des arguments spécieux, il a contesté l'identité des restes reconnus en 1783 et en 1795; mais il n'a pu résoudre la question de savoir s'il y avait deux caveaux ou un seul.

Ainsi donc, d'après les écrivains dominicains et Mgr Cocchia, les dépouilles mortelles exhumées en 1795 étaient et n'étaient pas celles vues en 1783, et tandis que les « véritables restes » de Colon, mort au commencement du XVIe siècle, sont encore dans un état satisfaisant de conservation, ceux de l'inconnu transporté à la Havane et enterré près de deux siècles plus tard, étaient entièrement consumés. En présence de ce que l'on constate journellement dans les sépultures, de telles assertions sont difficiles à soutenir.

## IV.

### LA BALLE.

Dans ce qui s'est passé à Saint-Domingue, le 10 septembre 1877, le plus étonnant est peut-être la trouvaille d'une balle de plomb pesant une once ou environ (1) dans la caisse qui contenait les « véritables restes » de Colon. Rien n'arrête, on le sait, les défenseurs de la prétendue découverte. Il faudrait cependant prouver que l'illustre Almirante a été blessé, au moins une fois en sa vie, et blessé par une balle du calibre indiqué.

Pour discuter sérieusement cette question, il n'est pas inutile de dire quelques mots de la vie de Colon, avant son arrivée en Espagne, en 1486. Malgré toutes les recherches, elle est encore enveloppée de bien des doutes.

La date exacte de la naissance du Découvreur du Nouveau Monde est inconnue. Les uns la fixent à 1435, les autres à 1436, tandis que quelques-uns la reportent à 1448. Le curé de los Palacios, André Bernaldez, qui fut l'ami intime et l'hôte de Colon, dit qu'il mourut âgé d'environ soixante-dix ans (2),

(1) C'est le poids indiqué par le procès-verbal. V. *Pastoral*, p. 15, et *Informe de la R. Academia de la Historia*, p. 187.

(2) André Bernaldez, *Historia de los Reyes Católicos*, chap. XXXI.

et Irving adopte la même opinion (1). Il serait donc né vers 1436 (2).

On a prétendu qu'il était fils, petit-fils et frère de tisserands ou de cardeurs de laine, et qu'on ne lui aurait attribué une origine moins modeste que lorsqu'il eut illustré son nom, et lorsque ses descendants tinrent pour injurieuse la tradition qui voulait que lui-même, étant jeune, eût exercé cet humble métier. Le nom de « Colombo, » très répandu en Italie, peut appartenir à une maison noble et ancienne; cela n'empêcherait pas qu'une

(1) *Life and voyages of Christopher Columbus*, liv. XVIII, chap. IV.

(2) Dans l'excellent mémoire intitulé : *Année véritable de la naissance de Christophe Colomb et Revue chronologique des principales époques de sa vie* (*Bulletin de la Soc. de Géographie de Paris*, 1872, t. II, p. 6-59), M. d'Avezac place la naissance de Colon en 1446. Nous croyons, quant à présent, devoir nous en tenir à la date adoptée par Navarrete, Irving, Alexandre de Humboldt, Napione, Hoëfer, et un grand nombre de biographes qui ont étudié consciencieusement cette question.

Quant au lieu de naissance du grand homme, c'est très probablement la ville de Gênes elle-même. En dépit du décret du Président de la République qui, le 6 août 1882, a autorisé l'érection d'une statue de Colon à Calvi, et quoique le Président des États-Unis ait, dit-on, octroyé le titre de citoyen américain à tous les Corses, on ne peut prendre au sérieux la prétention de faire du Découvreur du Nouveau-Monde un Corse, émise récemment dans *La Vérité sur l'origine et la patrie de Christophe Colon,* par l'abbé Martin Casanova de Pioggiola. Sur tous ces points, v. Harrisse, *Christophe Colomb, son origine, sa vie, ses voyages, sa famille et ses descendants*, Paris, 1884, 2 vol. in-8°.

branche de cette famille fût tombée dans la pauvreté et dans l'oubli.

L'enfance de Cristóval Colon se passa près de ses parents, qui, plus tard, l'envoyèrent à Pavie, pour étudier les sciences et les lettres. A la grande école lombarde, comme il était fort intelligent, il devint un homme remarquablement instruit. Son goût le poussa vers la cosmographie et tout ce qui se rapportait à la navigation. Fernandez de Oviedo, Las Casas, Lopez de Gomara, et bien d'autres historiens rapportent qu'il excellait, dès lors, à dessiner des cartes marines. De bonne heure il se fit marin.

Pendant de longues années, il parcourut les mers du Levant et visita la plupart des ports de la Méditerranée. On dit qu'il se signala aussi par son intrépidité dans diverses campagnes, notamment, dans une bataille navale en vue de Chypre, et dans une autre qui fut livrée dans les eaux de Tunis. Le seul fait certain, c'est que dans les années 1474, 1475 et 1476, il y avait au service du roi de France deux Colombo, l'oncle et le neveu, marins renommés l'un et l'autre. Le premier est sans doute celui qui attaqua l'escadre vénitienne chargée de défendre l'île de Chypre (1). Le second, « Colombo el Mozo », corsaire français, s'empara de quatre galères de Venise, à la hauteur du cap Saint-Vincent, en 1485. Cristóval Colon a pu se

(1) Irving, *Life and voyages of Christopher Columbus*, appendice, n° 6.

trouver sous les ordres de Colombo « l'oncle, » pendant la campagne de Chypre ; mais il n'a pu prendre part au combat de Saint-Vincent, puisqu'il avait quitté le Portugal dès 1484, pour venir solliciter en Espagne l'appui nécessaire à l'entreprise qu'il méditait.

Nous n'avons, avant cette époque, qu'un seul renseignement sérieux sur sa carrière militaire. Il nous est fourni par D. Fernando Colon, fils et historien du grand homme, dans une lettre que celui-ci adressa d'Hispaniola aux Rois catholiques, en 1495. On a mis en doute l'authenticité de ce document, parce que D. Fernando serait seul à le citer et parce que le texte espagnol de cette lettre ne s'est jamais retrouvé ni aux Archives générales de Simancas, ni à la Chartreuse de Séville, ni dans les archives du duc de Veragua (1). Remarquons toutefois que Las Casas l'a publiée aussi et que l'évêque de Chiapa avait compulsé minutieusement les papiers de la famille de l'Almirante (2). Dans cette lettre, Colon raconte comment, étant au service du roi de Naples, René d'Anjou, il avait été en vue de Tunis « s'emparer de la galère *Fernandina*, » évènement qui dut avoir lieu entre 1459 et 1461, alors que notre héros était âgé de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Il y a donc une période obscure dans la vie du grand homme, celle où il n'était qu'un aventurier,

(1) *Los Restos de D. Cristóval Colon*, p. 85.

(2) Las Casas, *Historia de las Indias*, liv. I, chap. III.

un soldat de fortune, comme lorsqu'il suivait la cour de Castille, dans la dernière guerre contre les Mores de Grenade. A cette époque, qui voulait combattre en trouvait toujours l'occasion, et c'est ainsi que Colon a pu différentes fois prendre part aux expéditions des corsaires de la Méditerranée. Mais, entre courir le risque d'être atteint dans la mêlée et recevoir une blessure telle qu'une balle volumineuse se soit logée dans les os, il y a loin. Pour expliquer la trouvaille de cette balle au fond du cercueil, il faudrait des raisons sérieuses.

Ni Bernaldez, ni Pedro Martyr de Angheria, qui ont bien connu l'Almirante, ni Fernandez de Oviedo et Las Casas, qui ont écrit peu après sa mort, ni Lopez de Gomara et d'autres chroniqueurs, quasi contemporains des premières découvertes du Nouveau Monde, ne mentionnent ni ne laissent supposer que Colon ait jamais été blessé dans ses rencontres avec les corsaires, les Mores ou les Indiens. Tous cependant parlent longuement des maladies dont il fut atteint pendant ses expéditions, et ils nous le montrent souffrant d'ophthalmies et de rhumatismes, sujet à la goutte, cloué sur son lit, en proie à des douleurs aiguës, et dirigeant encore ses navires du fond d'une étroite cabine, sans que les tortures physiques pussent vaincre sa grande âme.

Comme la balle exige une blessure, l'évêque d'Orope, que rien n'embarrasse, en invente une, et pour donner une ombre de vérité à son dire, il cite la phrase suivante de César Cantu : « Sur la

côte de Veragua, sa blessure s'ouvrit, *en la costa de Veragua se abrió su herida* (1). » Malheureusement, cette traduction est infidèle. Le texte italien porte : « *La mia piaga si apri* (2) » ; c'est-à-dire : ma plaie s'ouvrit. Mgr Cocchia, né en Italie et devenu vicaire-général apostolique dans l'Amérique espagnole, doit pourtant bien savoir que *piaga* (plaie) se traduit par *llaga*, comme *ferita* (blessure) par *herida*, et que ni en italien, ni en espagnol ces mots ne sont synonymes. Mais il fallait que Colon eût été blessé, sans cela la présence d'une balle eût établi d'une manière trop certaine que ce ne sont pas là les « véritables restes » du héros.

Cantu a tiré le renseignement dont il s'agit de la lettre écrite de la Jamaïque, le 7 juillet 1503, aux Rois catholiques, et dans laquelle l'Almirante expose les fatigues et les dangers sans nombre qu'il a éprouvés pendant sa navigation le long des côtes de Veragua. « Là, dit-il, je me reposai du mal de la plaie (*allí se me refrescó del mal* LA LLAGA) ; pendant neuf jours j'avais perdu l'espoir de vivre (3). »

L'éminent historien a eu grand soin de traduire *llaga* par *piaga*. Lui n'avait pas besoin de changer le sens du texte. Quoiqu'il en soit, si, durant la

(1) *Pastoral*, p. 11.

(2) *Documenti alla storia universale;* Torino, 1858, t. IX, partie II, p. 705.

(3) Navarrete, *Coleccion de viajes y descubrimientos*, t. I, p. 301.

pénible expédition de Veragua, quelqu'un fut blessé, ce fut l'Adelantado, D. Bartolomé Colon, qui reçut dans la poitrine un coup de lance ou, selon Herrera, un coup de dard, en combattant corps à corps avec les Indiens, résolus à venger le cacique Quiban emprisonné par les Espagnols. L'Almirante, malade et éloigné de la côte par de violentes tempêtes, ne put débarquer ni secourir son frère et les siens, malgré leur dangereuse situation (1).

Un récent biographe de Colon, faisant cause commune avec Mgr Cocchia, écrit : « On sait que, dans sa jeunesse, Cristóval Colon parcourut les mers du Levant, infestées à cette époque par les corsaires musulmans. Dans un combat contre les Turcs, une balle lui entra si profondément dans les chairs que jamais elle ne put être extraite (*sic*). La cicatrice, qui s'était rouverte vers la fin de son existence pendant sa dernière expédition, mit sa vie en péril (2). » Ce passage, emprunté à l'*Histoire de Christophe Colomb*, de M. Roselly de Lorgues, est un des nombreux exemples des moyens employés pour égarer l'opinion. Dire simplement : « on sait », n'est pas une preuve. La seule chose certaine ici, c'est que depuis son arrivée en Espagne, même quand il éprouvait les souffrances les plus atroces, même quand il se

(1) Las Casas, *Hist. de las Indias*, l. II, chap. XXIV et XXV; — Herrera, *Historia general*, décade I, liv. VI, chap. I.

(2) *Gaceta de Santo Domingo*, 2 septembre 1878.

croyait en danger de mort, Colon ne se plaignait jamais d'une blessure. L'ignorance du temps, du lieu, des circonstances de cet évènement, permet de rejeter tout ce que M. Roselly de Lorgues affirme d'une manière si hardie sur la profondeur à laquelle la balle aurait pénétré comme sur les efforts tentés inutilement pour l'extraire.

La blessure de l'Almirante n'est pas prouvée ; elle est invraisemblable, en raison du projectile auquel on devrait l'attribuer.

En effet, Colon était à Lisbonne dès 1470 et l'usage des armes à feu portatives ne se répandit en Europe que dans les dernières années du XV[e] siècle. A l'époque des expéditions du jeune marin dans la Méditerranée, l'artillerie se composait de lombardes, de couleuvrines, de fauconneaux et de pièces plus petites, espingardes, canons de main et serpentines. Sur terre et sur mer, l'infanterie était armée d'arquebuses et de mousquets. Pour les premières, suivant qu'il s'agissait d'arquebuses de rempart ou d'arquebuses de main, le poids des projectiles variait de six onces à moins d'une once ; vers le milieu du XVI[e] siècle (1), il était de trois

(1) Les mousquets lançaient des balles d'une once et demie et les arquebuses des balles de trois quarts d'once. D. Sancho de Londoño, *Discurso sobre la forma de reducir la disciplina militar al mejor y antiguo estado;* Bruxelles, 1587 et 1589; Madrid, 1593, in-4°. Cette œuvre très-importante est dédiée au duc d'Alba, qui faisait le plus grand cas de l'auteur, dit Nicolas Antonio, dans sa *Bibliotheca nova*, t. II, p. 277.

quarts d'once, tandis que pour les mousquets il était d'une once et demie. Si Colon a été blessé, ce n'a pu être que par une arquebuse et jamais cette arme n'a lancé de projectile pesant juste une once, comme la balle trouvée, en 1877, au milieu des « véritables restes. »

Donc, si la balle a été trouvée dans le cercueil d'un Cristóval Colon, ce n'est pas le cercueil du Découvreur du Nouveau Monde, mais peut-être celui de son petit-fils, portant le même nom de baptême, et frère du troisième Almirante D. Luis, tous les deux ensevelis dans la cathédrale de Saint-Domingue ainsi que leur glorieux aïeul. Le D. Cristóval, deuxième du nom, mourut en 1572 (1), alors qu'on employait tout à la fois l'arquebuse et le mousquet. Ceci admis, le poids du projectile peut être d'une once ou environ (2).

(1) L'Almirante D. Luis Colon, dans son testament, passé à Oran, le 9 janvier 1572, charge son frère D. Cristóval de doter diverses chapellenies. Le 16 avril de la même année, D. Diego Colon, fils de D. Cristóval, se présenta devant la justice de la ville de Gelves, pour demander à être nommé curateur *ad litem*, en raison du procès de recréance soulevé par la mort de l'Almirante D. Luis. *Memorial del pleito sobre la sucession en posesion del estado y mayorazgo de Veragua*, fol. 11 et 19.

(2) D. José Almirante, *Diccionario militar*. Vis *Arcabuz*, *Fusil*, *Mosquete*, etc.

## V.

### CONCLUSION.

Il nous reste à conclure.

En étudiant la possibilité d'une supercherie et de la substitution des restes d'un squelette à ceux d'un autre, M. Tejera écrit : « L'archevêque de Saint-Domingue étant Espagnol, de même que la plupart des chanoines, le curé de la cathédrale et les principales autorités, on ne peut concevoir qu'ils aient été inventer des restes de Colon quand on croyait les posséder à Cuba depuis 1795 (1). » Ceux qui auraient pu commettre une fraude sont, en effet, tous Espagnols ; cela diminuerait nos soupçons, mais, fait bizarre, ni l'archevêque, ni son clergé, ne sont intervenus dans les actes préliminaires à la découverte des « véritables restes » de Colon, et cela justifie tous les doutes.

M. Tejera, s'engageant sur ce terrain dangereux, ajoute : « Quel intérêt si puissant avaient le P. Cocchia et le chanoine Billini à se jeter dans une entreprise si criminelle, et que leur importait que les restes de Colon fussent à Saint-Domingue et non à la Havane ? » L'Académie royale de l'Histoire n'a pas voulu se prononcer sur la gravité d'une semblable imposture ni sur les mobiles qui ont

(1) *Los Restos de Colon*, p. 25.

inspiré toute cette intrigue. Elle a eu raison ; ce n'était pas dans son rôle. Mais d'autres ont manifesté leur vive indignation et ont violemment attaqué les auteurs et les propagateurs de la prétendue trouvaille.

Avant d'aller plus loin dans le récit de la polémique, il convient de rappeler des faits qui ne sont pas sans influence dans toute cette affaire.

L'évêque d'Orope ne se contente pas de célébrer les qualités héroïques, les vertus sublimes, la piété fervente de Colon ; il en fait un saint. « Qui sait, s'écrie-t-il, si, tandis que des prélats et des laïcs emploient leurs soins et leurs plumes pour introduire la cause de cet insigne personnage près du Saint-Siège, la Providence n'a pas permis au moment opportun la découverte de ses reliques? » M. Roselly de Lorgues, venant au secours de Mgr Cocchia, et prenant un ton supérieur à sa condition de simple laïc, déclare sans hésiter que Colon est mort en odeur de sainteté.

Nous n'avons pas à nous prononcer sur ce point. Il y a quelques années déjà, des membres éminents du clergé catholique, cardinaux, primats, archevêques, évêques, et de nombreux fidèles présentèrent la cause de la béatification du premier Almirante des Indes, dont l'évêque d'Orope se fit l'un des plus ardents défenseurs et M. Roselly de Lorgues l'infatigable postulateur. La cause se trouve aujourd'hui abandonnée ou en suspens, « pour difficultés de forme, » prétend-on. L'Académie royale de l'Histoire fait observer judicieusement

qu'aucun historien n'avait jusqu'à nos jours prétendu que Colon fût mort en odeur de sainteté. Elle se garde d'affirmer qu'il existe entre la tentative des postulants et cette trouvaille si opportune un lien secret, ou qu'il y a là un mystère providentiel, comme le déclare Mgr Cocchia d'un ton solennel. Mais, dit-elle, n'est-on point en présence d'un *dolo pio ?* N'y-a-t-il pas au fond un but caché, différent de celui des brochures et des gazettes de la République dominicaine ? Peut-être.

Le désir de perpétuer la mémoire glorieuse de Colon n'est pas seul en jeu. Si le Découvreur du Nouveau Monde était béatifié, l'église primitiale des Indes deviendrait bientôt une sorte de Jérusalem américaine, dont la piété des fidèles ferait un lieu de pèlerinage florissant. Ce n'est pas là une supposition gratuite ; elle s'appuie sur des documents officiels, et nous allons le prouver.

Dès que l'évêque d'Orope eut fait connaître le procès-verbal du 10 septembre 1877, il s'empressa de notifier « la découverte des véritables restes de Colon » à tous les gouvernements d'Europe et d'Amérique, en leur demandant de contribuer « à l'érection d'un monument digne du Père du Nouveau Monde », dans la cité de Saint-Domingue. Voici la traduction de ce document, tel qu'il a été adressé au Président de la République argentine :

« Excellence,

« Un évènement de la plus grande importance historique, la découverte des véritables restes de Cristóval

Colon, m'engage à m'adresser respectueusement à Votre Excellence.

« La découverte a eu lieu, le 10 courant, dans cette sainte église cathédrale, dans la forme et solennité constatées par le document imprimé que j'ai l'honneur d'envoyer ci-joint à Votre Excellence.

« Les précieux restes seront religieusement conservés dans la même cathédrale ; mais le nom et la gloire de Colon appartiennent d'une manière particulière à toute l'Amérique.

« Dans ce sentiment, comme il s'agit d'ériger un monument digne du Père du Nouveau Monde, j'ai cru qu'on ne devait pas trahir la vive affection, ou pour mieux dire les sentiments filiaux de tous les états qui le composent.

« En ma qualité de chef du saint archidiocèse, j'adresse donc ma demande à Votre Excellence pour qu'Elle daigne contribuer audit monument de la façon qu'Elle jugera opportune, et m'autorise à graver en temps voulu, sur un des marbres, le nom de Votre Excellence...

« *Signé :* DR. ROQUE COCCHIA,

« Évêque d'Orope,

« Délégat et Vicaire apostolique. »

Cette circulaire, ainsi que d'autres expédiées dans les mêmes termes à tous les chefs d'états, tendait à obtenir une reconnaissance, implicite tout au moins, des « véritables restes » de Colon. Par un procédé nouveau, on voulait trancher une question historique au moyen d'une décision internationale ; toute souscription au monument projeté eût été considérée comme un vote favorable.

Les chancelleries étrangères ne tombèrent pas dans le piège. Huit mois après l'envoi de sa circulaire, Mgr Cocchia n'avait reçu que deux réponses et elles étaient négatives. Le *Foreign office* s'excusait courtoisement de n'avoir pas de fonds applicables à un objet de cette nature, et le roi de Danemarck adressait un refus catégorique.

La presse intervint dans la polémique. En Italie, les journaux embrassèrent aveuglément le parti de l'évêque d'Orope, leur compatriote (1); aux États-Unis, on attendait prudemment la décision de l'Académie royale de l'Histoire (2); à Buénos-Ayres, un journal imitait cette réserve, tandis qu'un autre engageait le président de la République argentine à ne pas prendre la circulaire au sérieux ; à Londres, l'*Athenæum* traitait sans détours la prétendue découverte de véritable farce (*a perfect humbug*).

La réfutation la plus vive et la plus serrée de la lettre pastorale et de la circulaire de Mgr Cocchia a paru à Caracas. Son auteur est un Cubain, D. Juan Ignacio de Armas, assez peu favorable à l'Espagne, mais bien renseigné sur l'histoire de Colon et la généalogie de sa famille, ainsi que sur tout ce qui s'est passé à Saint-Domingue et dans les environs. En voici quelques passages :

« Le cercueil est celui de D. Cristóval Colon, fils

(1) Notamment *Il Movimento*, de Gênes.

(2) Voir entre autres deux journaux de Boston, *The Daily Advertiser* et *The Evening Transcript*.

du second Almirante D. Diego, frère du troisième Almirante D. Luis et petit-fils du Découvreur du Nouveau Monde. L'inscription en lettres gothiques allemandes convient bien à sa tombe, parce qu'il ne fut point Almirante, étant mort du vivant de son frère aîné D. Luis, et parce qu'il était *ilustre y esclarecido varon* (illustre et noble homme), comme fils de Doña Maria de Toledo, nièce du duc de Alba et cousine de Ferdinand le Catholique.....

« D. Cristóval Colon y Toledo porta les armes et vécut jusqu'au dernier tiers du XVI[e] siècle. A l'époque de sa mort, les projectiles légers tels que celui trouvé dans le cercueil étaient déjà d'un usage général. On ne sait s'il fut blessé ou non; mais une balle d'une once au milieu de ses ossements n'est pas un fait inconciliable avec son identité, comme si elle se trouvait avec les ossements du Découvreur. Il mourut à Saint-Domingue et fut enterré dans la cathédrale, d'où les Espagnols n'emportèrent pas ses restes lors de l'enlèvement de ceux du premier Almirante.

« Enfin, l'authenticité de sa tombe est constatée par le passage suivant de Moreau de Saint-Méry, que connaît bien l'évêque d'Orope : « En dehors de la marche du maître-autel, etc. (1). » Et cela était exact. Là reposaient, chacun dans un cercueil de plomb, les deux frères Colon y Toledo, petits-fils du Découvreur : à droite, D. Cristóval, mort le premier, et, à gauche, D. Luis. Le cercueil de ce

(1) V. *supra*, p. 220.

dernier fut exhumé l'an passé (1877), non fortuitement mais de propos délibéré, et l'on vit à l'extérieur du couvercle l'ancienne inscription rappelant ses titres et dignités. L'autre tombe quitta sans bruit l'endroit bien connu où elle se trouvait, et aujourd'hui on la chercherait en vain à la droite des degrés du grand autel ou dans quelque autre partie de la cathédrale. Elle fut perdue à la suite d'une substitution évidente d'un personnage à un autre. Une main pieuse et bien intentionnée la transporta dans le sanctuaire sous l'emplacement du siège épiscopal, le même cette fois qu'occupaient, avant 1795, les restes du Découvreur. Le couvercle avait une inscription sur le dessus ainsi que cela a lieu dans tous les cercueils; mais comme il fut retourné à l'envers, l'inscription gravée en lettres gothiques allemandes se trouva à l'intérieur et on traça alors sur la face restée à l'extérieur les initiales « D. de la A. » et les autres que l'on connaît, anachronisme et erreur que seule put commettre une personne peu versée dans l'histoire des colonies de l'Espagne (1). »

Égarés par leur imagination ardente, les Dominicains ne veulent pas reconnaître la supériorité

(1) Le judicieux article de D. Juan Ignacio de Armas est intitulé *Las supuestas cenizas de Colon* et est inséré dans *La Opinion Nacional*, de Caracas, du 24 mai 1878. Depuis cette époque, le même auteur a publié : *Las cenizas de Cristóval Colon suplantadas en la catedral de Santo Domingo*; Caracas, 1881. Dans cette nouvelle brochure, il soutient énergiquement ses précédentes conclusions.

des raisons invoquées par les Espagnols à la possession des restes de Colon, « parce que, disent-ils, Hispaniola est la première terre qu'il découvrit, la Concepcion de la Vega, la première cité qu'il fonda et peupla, et celle qu'il choisit pour sa sépulture, parce qu'enfin ce fut la terre de sa prédilection, la terre de son amour, le berceau et la patrie du dernier Almirante. » Ils oublient qu'avant de former une nation indépendante, ils étaient unis à l'Espagne par les liens du sang et ceux de la politique, qui rattachaient la colonie à sa métropole; que l'Espagne, en renonçant à son droit de souveraineté, n'a pas pour cela effacé son histoire; que les hauts faits de Cristóval Colon appartiennent à son pays d'adoption; que les ducs de Veragua, ses descendants et les représentants actuels de son nom et de ses titres, sont grands d'Espagne et non citoyens de la République dominicaine. Ils oublient encore, lorsqu'ils élèvent la voix pour dénoncer à la postérité l'ingratitude des Espagnols, qu'ils sont eux-mêmes de la race des conquérants, et que parmi eux se trouvent des descendants de ce D. Francisco de Bobadilla, l'homme qui jeta dans les fers le Découvreur du Nouveau Monde.

En contemplant les « véritables restes » de Colon, l'évêque d'Orope apostrophait ainsi la vieille Hispaniola : « L'homme qui t'a découverte est et sera avec toi (1)! » Dans sa circulaire aux puissances,

(1) *Pastoral*, p. 11.

il affirmait que les précieuses dépouilles seraient religieusement conservées dans la cathédrale de Saint-Domingue. Prophétie et engagement qui ne devaient pas s'accomplir! Ce trésor est aux mains de dépositaires infidèles.

Dès le premier moment, M. Cambiaso, consul d'Italie et confident de Mgr Cocchia, offrait à la ville de Gênes « un petit vase en cristal, contenant un petite quantité des cendres du très célèbre Découvreur du Nouveau Monde (1). » Au mois de janvier 1878, un individu, qui se prétendait ingénieur de la cathédrale et chargé de recueillir des offrandes pour l'érection d'un tombeau, exhibait à Boston un peu de poussière rougeâtre provenant, disait-il, du cercueil découvert à Saint-Domingue. Au mois de mai de la même année, on montrait en grand mystère, à Caracas, « une portion de la poussière sacrée, ainsi qu'un morceau de la pierre qui couvrait le caveau, que quelqu'un avait pu se procurer à grands frais, » avec une attestation en règle signée d'un notaire et légalisée en quatre langues par autant de consuls étrangers.

N'insistons pas sur ces honteuses profanations, sur ce commerce de reliques dont l'authenticité n'est admise ni par la tradition populaire, ni par les documents historiques, ni par l'Église catholique, qui refuse de se rendre la complice des auteurs

(1) *Un vassetto in cristallo, contenente una piccola quantita delle cineri del celeberrimo scuopritore de Nuovo Mondo,* dit la lettre d'envoi.

de cette pieuse fraude. Au patriotisme mal entendu des Dominicains, aux intrigues des Italiens, bornons-nous à opposer l'attitude plus digne de l'Espagne qui, dans sa respectueuse reconnaissance, n'a jamais consenti à partager avec qui que ce soit les ossements de l'immortel navigateur.

Les restes de Cristóval Colon, de celui qui a donné un Nouveau Monde à l'humanité, reposent donc dans la cathédrale de la Havane, à l'ombre du drapeau de la Castille qu'Isabelle la Catholique confia à l'audacieux navigateur lorsqu'il s'élança dans les solitudes de l'Océan, mettant le cap à l'Ouest, à la recherche de terres inconnues. Le pavillon qu'il arbora dans le port de Palos de Moguer, en s'embarquant sur la caravelle *Santa Maria*, le 3 août 1492, est celui qui devra toujours flotter sur sa tombe, et les cendres du premier Almirante des Indes sont abritées par cette noble bannière sur une terre espagnole.

L'Espagne saura garder pieusement ce dépôt sacré.



Caen, Imp. Henri Delesques.

